

# Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL  
à partir de la 17<sup>e</sup> édition de 1943,  
Zentralverlag der NSDAP,  
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne  
Clermont-Ferrand / mai 2019**

**Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée**

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable,  
nous recommandons vivement celle de l'article  
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,  
sur ce même site.*

## **Premier volume (1925)**

### **Chap. 10 : Causes de l'effondrement**

#### **Section 2 : pages 269 – 310 de l'édition de référence**

Voici un autre exemple de l'inconséquence et de la faiblesse face aux problèmes vitaux cruciaux pour la nation chez les dirigeants de l'Allemagne d'avant-guerre : parallèlement à l'infection politique et éthico-morale de notre communauté ethnique sévissait depuis déjà de nombreuses années une intoxication non moins épouvantable pour la santé de notre corps communautaire ethnique. La syphilis s'était mise à toujours plus proliférer, notamment dans les grandes villes, tandis que la tuberculose faisait régulièrement sa moisson macabre dans pratiquement l'ensemble du pays. Malgré que dans les deux cas les conséquences aient été effroyables pour la nation, on fut incapable de se résoudre à recourir à des mesures radicales. Surtout en ce qui concerne la syphilis<sup>1</sup>, on ne saurait désigner l'attitude de ceux en charge de la gouvernance de la communauté ethnique et de l'État autrement qu'en tant que complète capitulation. Pour sérieusement la combattre, il aurait été nécessaire d'envisager des mesures d'une autre ampleur que ce qui se produisit en réalité. L'invention d'un remède de nature discutable, de même que son usage commercial à grande échelle, ne peuvent plus être que d'une efficacité limitée contre ce fléau. Là encore, ce qui était de mise, c'était le combat contre les causes et non l'élimination des symptômes. Or la cause réside principalement dans notre

<sup>1</sup> Voir à ce propos l'article de Jay Geller, « Le péché contre le sang : la syphilis et la construction de l'identité juive », in *Revue Germanique Internationale*, 5 / 1996, pp. 141-164.

prostitution de l'amour. Même s'il n'en résultait pas cet horrible fléau, elle n'en serait pas moins foncièrement nuisible pour le peuple car les ravages moraux que cette dégénérescence provoque suffisent à réduire à néant une communauté ethnique, lentement mais sûrement. Cette judaïsation de notre vie spirituelle et cette mammonisation<sup>2</sup> de notre instinct d'accouplement pourriront tôt ou tard l'ensemble de notre progéniture ; en effet, aux vigoureux enfants issus d'un sentiment naturel viendront dès lors se substituer les affligés produits de l'opportunisme financier. De fait, celui-ci constituera de plus en plus la base et l'unique prérequis de nos mariages. Mais c'est ailleurs que l'amour trouve son exutoire.

Il est là encore évidemment toujours possible de bafouer un certain temps la nature ; sa vengeance est toutefois inéluctable ; elle se manifeste simplement plus tard ou plus précisément : il est souvent trop tard quand les humains s'en rendent compte.

Mais à quel point sont ravageuses les conséquences d'un constant mépris des prérequis naturels pour le mariage, il est possible de le percevoir au travers de notre noblesse<sup>3</sup>. On a là devant soi les résultats d'une procréation qui reposait pour une part sur une contrainte purement sociale, pour l'autre sur des mobiles financiers. L'une conduit à l'affaiblissement général, l'autre à l'empoisonnement du sang du fait que n'importe quelle Juive d'un grand magasin<sup>4</sup> est considérée comme apte à accroître la descendance de Son Altesse — ce que celle-ci indéniablement recherche. Dans les deux cas, il s'ensuit une dégénération totale.

Notre bourgeoisie s'évertue aujourd'hui à suivre le même chemin, et elle finira par aboutir au même résultat.

On tente avec un empressement indifférent d'é luder les vérités désagréables comme si on pouvait par un tel comportement gommer ce qui existe. Non, il est impossible de purement et simplement nier que la population de nos grandes villes se trouve de plus en plus prostituée dans sa vie amoureuse et soit par là même à toujours plus grande échelle la proie de l'épidémie syphilitique ; tout au contraire, c'est un fait établi. Les résultats les plus visibles de cette contamination massive, on peut les trouver d'une part dans les asiles d'aliénés, mais aussi malheureusement chez nos — enfants. Ce sont tout particulièrement eux qui sont le triste et lamentable produit de l'irrésistible progression de l'empoisonnement de notre vie sexuelle ; au travers des maladies des enfants se révèlent les vices des parents.

Il existe différentes façons de s'arranger avec cette pénible, disons même terrible réalité : les uns ne voient absolument rien ou plus exactement ne veulent rien voir : c'est là naturellement de loin la « prise de position » la plus facile et la plus commode. Les autres s'emmitouflent dans le manteau sacré d'une pruderie aussi ridicule que de surcroît hypocrite, ne parlent d'une manière générale de l'ensemble de la chose que comme d'un grand péché, et surtout expriment à l'égard de tout pêcheur qui se fait prendre leur plus profonde indignation, pour ensuite fermer les yeux en une pieuse horreur sur ce fléau impie et prier le bon Dieu de bien vouloir — si possible après leur mort — faire pleuvoir sur toute cette Sodome et Gomorrhe le soufre et la poix afin d'ainsi faire de nouveau de cette humanité sans pudeur un

---

<sup>2</sup> « Mammonisierung » ; entendons la commercialisation de la sexualité.

<sup>3</sup> Cf. Arne Ramm, « Hitlers Aussagen zur Ehe », in *Nationalsozialistische Volksgemeinschaft und sozialistische Menschengemeinschaft*, Kiel, Thèse soutenue à la Christian-Albrecht-Univ., 2009, p. 24.

<sup>4</sup> « Warenhausjüdin » ; symbole de la corruption de la noblesse allemande par les juifs ; ceux-ci étaient nombreux à avoir fait fortune, notamment en créant des chaînes de grands magasins (Wertheim, Tietz, Uhlfelder) ; épouser une fille de patron ou de cadre d'une telle entreprise était le moyen pour un noble désargenté de redorer son blason ; voir Stephan Malinowski, *Vom König zum Führer*, Berlin, Akademie Verlag, 2003, pp. 193-196.

exemple édifiant<sup>5</sup>. Les troisièmes enfin voient parfaitement les conséquences épouvantables que ce fléau entraînera inévitablement un jour, mais ils se contentent de hausser les épaules, persuadés de ne pas de toute façon être en mesure d'entreprendre quoi que ce soit contre le danger, si bien, assurent-ils, qu'il vaut mieux laisser les événements suivre leur cours.

Évidemment, tout cela est commode et facile ; simplement il convient de ne pas oublier qu'une nation sera victime d'une telle désinvolture. L'échappatoire consistant à prétendre que les autres peuples ne s'en tirent pas mieux n'est guère susceptible de changer quelque chose à la réalité de notre propre décadence, à moins que le sentiment de voir que d'autres aussi sont frappés par le malheur suffise à apporter à un grand nombre de gens un allègement de leurs propres souffrances. Mais alors plus que jamais se pose la question de savoir quel est le peuple qui de sa propre initiative sera le premier et même le seul à parvenir à maîtriser cette peste et quelles sont les nations qui en périront. Tel est bel et bien l'enjeu final. Là encore, ce n'est qu'une pierre de touche pour juger de la valeur de la race — la race qui ne supportera pas l'épreuve mourra et laissera la place à des races plus saines ou plus coriaces et plus résistantes. En effet, étant donné que cette question concerne prioritairement notre descendance, elle fait partie de celles dont il est dit avec une terrible justesse que les péchés des pères se paieront jusqu'à la dixième génération<sup>6</sup> — une vérité qui s'applique uniquement à la profanation du sang et de la race<sup>7</sup>.

*Le péché contre le sang<sup>8</sup> et la race est le péché originel de ce monde et signe la fin d'une humanité qui s'en rend coupable<sup>9</sup>.*

Combien pourtant fut véritablement déplorable l'attitude de l'Allemagne d'avant guerre justement face à cette question centrale ! Quelles dispositions furent prises pour juguler l'infection de notre jeunesse dans les grandes villes ? Et pour s'attaquer à la souillure et à la mammonisation de notre vie amoureuse ? Et pour combattre la syphilisation consécutive du corps communautaire ethnique ?

Le plus simple pour avoir la réponse est encore de préciser les dispositions qu'il aurait été indispensable de prendre.

On aurait dû en premier lieu s'interdire de prendre cette question à la légère et au contraire comprendre que le bonheur ou le malheur de générations entières dépendaient de la solution qu'on lui apporterait, oui, qu'elle pouvait, si ce n'est allait inéluctablement être déterminante pour tout l'avenir de notre communauté ethnique. Mais un tel constat obligeait à recourir à des mesures brutales et à des interventions quasi chirurgicales. Il était impératif de faire passer avant toutes autres considérations la conviction qu'il fallait prioritairement concentrer l'attention de l'ensemble de la nation sur l'effroyable danger, de telle sorte que chaque individu soit à même de

<sup>5</sup> Voir *La Bible, Ancien Testament, Genèse XIX / 24-25*.

<sup>6</sup> Cf. *ibid.*, *Deutéronome XXIII / 2* : « Celui qui est bâtard (c'est-à-dire qui est né d'une union illicite) n'entrera point en l'assemblée du Seigneur jusqu'à la dixième génération. »

<sup>7</sup> Le nazisme n'était par ailleurs guère regardant quant aux circonstances dans lesquels les enfants pouvaient être conçus dès lors qu'il était attesté que la mère et le géniteur étaient « racialement sains » ; l'essentiel était que les femmes donnent naissance à autant d'enfants « aryens » que possible ; dans la vision hitlérienne, la femme est une « reproductrice de la race » (cf. T. Feral, *La politique féminine du troisième Reich*, Clermont-Ferrand, Fac. de droit, 1990 ; conférence reprise in T. Feral, *Le Défi de la mémoire*, Mazet-Saint-Voy, Tarmeye, 1991, pp. 43-60).

<sup>8</sup> « *Die Sünde wider das Blut* », titre d'un roman à succès d'Artur Dinter (1876-1948) paru en 1917 ; excellent résumé commenté de l'ouvrage in Jay Geller, « Le péché contre le sang : la syphilis et la construction de l'identité juive », *Revue Germanique Internationale*, 5 / 1996, pp. 141-164, section « Le péché contre le sang ».

<sup>9</sup> On lira ici avec profit l'analyse de Wilhelm Reich consacrée à la théorie raciale du nazisme in *La Psychologie de masse du fascisme*, chap. III.

prendre intimement conscience de la signification de ce combat. On ne peut rendre pleinement efficaces des obligations et des contraintes véritablement drastiques et parfois dures à supporter que si, par-delà la coercition, on arrive à persuader l'individu de leur indispensabilité. Cela requiert toutefois un intense travail pédagogique impliquant l'élimination de toutes les autres questions du jour susceptibles de faire diversion.

*Dans tous les cas où il s'agit de remplir des exigences ou des tâches en apparence irréalisables, il est impératif que toute l'attention d'une communauté raciale populaire soit exclusivement et intégralement focalisée sur cette unique question comme si, de son dénouement, dépendait véritablement son être ou son non-être<sup>10</sup>. C'est là la seule façon pour faire qu'une communauté raciale populaire ait la volonté et la capacité d'accomplir de grandes actions et de grands efforts.*

Ce principe vaut aussi pour l'individu isolé, si tant est qu'il veuille parvenir à de grands desseins. Lui aussi ne pourra faire cela que par tranches échelonnées, lui aussi devra constamment focaliser l'ensemble de ses efforts sur la concrétisation d'une tâche précisément délimitée, et ce jusqu'à ce qu'elle apparaisse comme accomplie et que puisse être entreprise la mise en chantier d'une nouvelle tranche. Celui qui ne procède pas à cette segmentation par étapes distinctes du chemin à conquérir, et ne recherche pas ensuite à venir méthodiquement à bout de chacune d'entre elles par une mobilisation acharnée de toute son énergie, ne pourra jamais parvenir au but final mais restera en carafe quelque part sur le chemin, voire peut-être même sur son bas-côté. Ce travail pour se rapprocher du but est un art et nécessite de se donner à tout instant à fond pour surmonter pas à pas les entraves qui jalonnent le chemin.

Donc, le prérequis prioritaire pour s'attaquer à un si difficile segment du chemin de l'homme est que la gouvernance politique réussisse à convaincre la masse du peuple que l'objectif partiel à justement atteindre maintenant, ou plus précisément à concrétiser de haute lutte, est le seul et unique digne de l'attention des hommes, et que de sa conquête dépend tout le reste. La multitude du peuple ne peut de toute façon jamais embrasser du regard l'ensemble du chemin à parcourir sans éprouver de l'abattement et désespérer de la tâche à réaliser. Pour un certain nombre, elle ne perdra pas l'objectif de vue mais ne sera capable de juger du chemin à parcourir que de façon segmentée, tout comme le pèlerin qui certes sait et connaît lui aussi le terme de son voyage mais réussit mieux à surmonter sa route interminable s'il la découpe en tronçons et s'attelle à chacun d'eux comme s'il s'agissait déjà du but auquel il aspire tant. Ce n'est au reste qu'ainsi qu'il va de l'avant sans défaillance.

C'est pourquoi il aurait été impératif d'utiliser tous les leviers de la propagande pour que la question de la lutte contre la syphilis apparaisse comme *le* devoir de la nation, et non comme un devoir parmi d'autres. Pour ce faire, il aurait été impératif de faire entrer dans la tête des gens — par tous les moyens disponibles et dans toute son ampleur — que ses ravages constituent la plus effroyable catastrophe, et ce jusqu'à ce que la nation dans son ensemble soit parvenue à la conviction que tout allait dépendre précisément de la solution qu'on apporterait à cette question : son futur ou son naufrage.

Ce n'est qu'après une telle préparation pouvant nécessiter de longues années que l'attention et par là même aussi la détermination de tout un peuple seront à un tel point éveillés qu'on pourra alors recourir à des mesures très dures et imposant de grands sacrifices sans pour autant courir le danger d'être éventuellement incompris ou subitement laissé en plan par le vouloir de la masse.

---

<sup>10</sup> Cf. *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 2 / section 2, note 23.

En effet, pour livrer bataille à cette peste, des sacrifices énormes et un labeur de non moindre ampleur sont indispensables.

Lutter contre la syphilis impose de lutter contre la prostitution, contre des préjugés, contre de vieilles habitudes, contre des conceptions jusqu'alors en cours, contre des opinions généralement répandues, sans faire l'impasse sur l'hypocrite pruderie de certains milieux.

La première condition pour aller vers un droit, ne serait-il que moral, permettant de lutter contre ces choses, est de rendre possible le mariage précoce des générations à venir. Les épousailles tardives portent déjà en soi la contrainte de conserver une institution qui — on peut se retourner comme on veut — est et reste une honte pour l'humanité, une institution qui sied bougrement mal à un être qui se plaît avec sa modestie habituelle à se considérer comme « l'image » de Dieu.

La prostitution est une ignominie pour l'humanité, mais il n'est pas possible de l'éliminer par des cours de moral, de pieuses intentions, etc... Bien au contraire, sa limitation et sa suppression finale supposent un nombre infini de conditions préalables. La première est et reste toutefois la création de la possibilité d'un mariage précoce conformément à la nature humaine, avant tout de l'homme, car il est vrai que la femme ne représente ici de toute façon que l'élément passif<sup>11</sup>.

À quel point toutefois les gens sont aujourd'hui en grande partie déboussolés et dépourvus de raison, c'est le constat qu'on peut tirer du fait qu'il n'est pas rare d'entendre des mères de ce qu'on appelle la « bonne » société raconter qu'elles seraient ravies de trouver pour leur chère enfant un homme ayant « déjà donné de la corne », etc... Vu qu'il y a en règle générale moins de manque en la matière qu'en ce qui concerne l'inverse, la pauvre jeune fille se satisfera de trouver un tel Siegfried écorné<sup>12</sup>, et les enfants seront le résultat visible de ce mariage de raison. Si on songe que se produit en outre une limitation aussi grande que possible de la procréation en soi de sorte que toute sélection est refusée à la nature, et puisque de surcroît il faut évidemment conserver en vie toute créature aussi misérable soit-elle, la seule question qui vaille alors réellement est de savoir pourquoi une telle institution continue d'exister et quel but elle est censée avoir. N'est-ce pas exactement la même chose que la prostitution elle-même ? Est-ce que le devoir envers les générations futures ne joue absolument plus aucun rôle ? Ou ignore-t-on quelle malédiction on fait peser sur nos enfants et les enfants de nos enfants en agissant d'une manière aussi criminellement inconsciente en matière de défense de l'ultime droit naturel comme de notre ultime obligation naturelle ?

C'est ainsi que dégénèrent les peuples civilisés pour petit à petit disparaître.

Même le mariage ne saurait être une fin en soi ; il faut au contraire qu'il soit pleinement au service de ce but supérieur que constituent la multiplication et la conservation de l'espèce et de la race. C'est là son unique signification ainsi que son unique mission.

Ceci étant, sa pertinence ne peut toutefois être évaluée qu'à la façon dont il remplit sa mission. C'est déjà là la raison pour laquelle le mariage précoce est pertinent puisqu'il donne au jeune ménage cette force qui seule permet de produire une

---

<sup>11</sup> Voir T. Feral, « La politique féminine du troisième Reich » in *Le Défi de la mémoire*, Mazet-Saint-Voy, Tarmeye, 1991, pp. 43-60 (importantes références bibliographiques).

<sup>12</sup> Voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 4, note 88. Il faut entendre par « écorné » (*enthörnt*), une capacité génératrice dégradée ; Hitler considère que les hommes ayant eu une sexualité prématurée et abusive ont une semence dévitalisée ; il reprend à son compte la théorie de l'école hygiéniste qui postulait que la violation des lois qui régissent le fonctionnement naturel de l'organisme est cause de dégénérescence.

descendance saine et résistante. Évidemment, sa mise en œuvre nécessite toute une série de dispositions sociales préalables sans lesquelles se marier précocement est impensable. En conséquence cette question, de prime abord facile, ne peut être résolue sans la mise en place de mesures décisives en matière sociale. Quelle importance celles-ci revêtent, on n'aura nulle peine à le comprendre à une époque où la soi-disant république « sociale »<sup>13</sup>, dans son incapacité à résoudre la question du logement<sup>14</sup>, ne fait tout simplement qu'entraver de nombreux mariages et de ce fait favorise la prostitution.

L'absurdité de notre façon de répartir les salaires en se souciant beaucoup trop peu de la question de la famille et de sa subsistance alimentaire est également une raison qui rend bien des mariages impossibles.

On ne peut donc entreprendre de lutter efficacement contre la prostitution qu'en permettant par une transformation radicale des rapports sociaux un mariage plus précoce qu'il ne peut en général avoir lieu actuellement<sup>15</sup>. C'est là la condition sine qua non pour résoudre cette question.

Il faut toutefois en second lieu que l'éducation et l'instruction en finissent avec toute une série de nuisances dont on ne se préoccupe pratiquement pas aujourd'hui. Il est avant tout impératif d'établir dans l'éducation telle qu'elle a existé jusqu'ici un équilibre entre enseignement intellectuel et entraînement physique. Ce qui s'appelle aujourd'hui Lycée est une offense au modèle grec. On a complètement oublié dans notre éducation qu'à la longue un esprit sain ne peut qu'habiter un corps sain<sup>16</sup>. C'est surtout lorsqu'on observe la grande masse d'un peuple que, hormis quelques rares exceptions, cette phrase prend sa pleine valeur.

Il y eut une période dans l'Allemagne d'avant-guerre où cette vérité fut totalement négligée. On faisait allègrement offense au corps et s'imaginait qu'en formant unilatéralement « l'esprit » on possédait une garantie sûre pour la grandeur de la nation. Une erreur pour laquelle on se mit à payer le prix fort plus tôt qu'on ne l'avait pensé. Ce n'est pas un hasard que la marée bolchevique n'ait trouvé nulle part un terrain plus favorable que là où demeure une population dégénérée par la faim et la sous-alimentation perpétuelle : en Allemagne centrale, en Saxe et dans la Ruhr. Il faut dire qu'il n'existe dans ces territoires aucune résistance sérieuse de nos prétendus intellectuels pour faire face à cette maladie juive, et ce tout simplement parce que les intellectuels eux-mêmes sont tombés dans une complète déchéance physique, même si dans leur cas cela n'est pas tant dû à la misère qu'à leur éducation. En des temps où ce n'est pas l'esprit qui décide mais la poigne, le fait que notre formation des classes supérieures soit exclusivement centrée sur l'intellect rend celles-ci incapables ne serait-ce que de se défendre, sans parler de s'imposer. Il est fréquent que la première raison de la lâcheté personnelle réside dans les infirmités corporelles.

Mais l'accentuation outrancière de l'enseignement purement intellectuel et la négligence de l'éducation physique favorisent également l'éclosion de fantasmes sexuels à un âge beaucoup trop précoce. Le garçon endurci tel l'airain par le sport et la gymnastique succombe moins au besoin de satisfactions sensuelles que le pantou-

---

<sup>13</sup> La République de Weimar.

<sup>14</sup> Pour ce qu'il en fut réellement, voir Christine Mengin, *Guerre du toit et modernité architecturale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, chap. 3 : « La politique du logement sous la République de Weimar ». Cf. également Laurent Commaille, in *Revue du Nord*, 1/2008, pp. 117-129.

<sup>15</sup> 21 ans pour les garçons, 16 ans pour les jeunes filles avec autorisation parentale jusqu'à 21 ans.

<sup>16</sup> Intéressant commentaire à ce propos de Hermann Glaser in « Zur Mentalitätsgeschichte des Nationalsozialismus », *Aus Politik und Zeitgeschichte*, 43-45, Bundeszentrale für politische Bildung, 2015, huitième paragraphe avant la fin de l'article.

flard gavé de nourriture intellectuelle. Une éducation raisonnable se doit de prendre cela en considération. Elle n'a en outre pas le droit de perdre de vue que les attentes du jeune homme sain de la part de la femme seront d'une tout autre nature que celles d'une mauviette prématurément corrompue.

Il est donc indispensable que l'ensemble du système éducatif soit ainsi conçu que le temps libre du garçon soit employé à utilement aguerrir son corps. Il n'a pas le droit durant ces années de traîner oisivement, de prendre du bon temps dans les rues et les cinémas ; il convient tout au contraire qu'après sa journée de travail habituelle il forge et endurecisse son jeune corps pour qu'un jour la vie ne le trouve pas trop ramolli. D'initier et de réaliser cela, de le guider et de le diriger, voilà quel est le rôle de l'éducation de la jeunesse, et certainement pas de se borner à insuffler une prétendue sagesse.

Parallèlement à l'éducation du corps doit être engagé le combat contre l'intoxication psychique. L'intégralité de notre vie publique ressemble aujourd'hui à une serre où mûrissent les fantasmes et les stimuli sexuels. Il suffit de regarder le menu de nos cinémas, music-halls et théâtres, pour ne guère pouvoir nier que ce n'est pas là la nourriture adéquate, notamment pour la jeunesse. Dans les vitrines et sur les colonnes d'affichage sont mis en œuvre les moyens les plus ignobles pour attirer l'attention de la foule. Que cela entraîne fatalement pour la jeunesse des préjudices extraordinairement graves est parfaitement compréhensible pour quiconque n'a pas perdu la capacité de se projeter dans l'univers psychique de celle-ci. Cette atmosphère sensuellement pesante induit des fantasmes et des émois à un âge où le jeune garçon ne devrait encore absolument rien comprendre à ce genre de choses. On peut étudier — sans qu'il y ait vraiment lieu de s'en réjouir — le résultat de cette forme d'éducation sur la jeunesse. Précocement mûre, elle a de ce fait aussi vieilli prématurément. Il est fréquent que des salles d'audience des tribunaux s'ébruitent des affaires qui permettent d'avoir un aperçu épouvantable de ce qu'est la vie psychique<sup>17</sup> de nos 14-15 ans. Qui va dès lors s'étonner que la syphilis commence déjà à chercher ses victimes dans cette classe d'âge ? Et n'est-il pas lamentable de voir combien de jeunes gens de constitution chétive mais mentalement dépravés sont initiés au mariage par une putain d'une grande ville ?

Non, celui qui veut s'attaquer à la prostitution doit en premier lieu s'employer à éliminer son fondement mental. Il lui faut faire table rase des immondices de l'empoisonnement moral résultant de la « culture » de la grande ville, et cela sans ménagement et sans tergiversation devant les cris et vociférations qui ne manqueront pas de s'élever. Si nous ne tirons pas la jeunesse du borborygme de son environnement actuel, elle s'y engloutira. Celui qui ne veut pas voir ces choses les favorise et se rend par là même complice de la lente prostitution de notre avenir qui repose, c'est ainsi et pas autrement, sur la génération qui vient. Cette purification de notre culture soit s'étendre à presque tous les domaines. Le théâtre, l'art, la littérature, le cinéma, la presse, les affiches et vitrines doivent être purgés de ces manifestations d'un monde en putréfaction et être mis au service d'une conception de l'État et de la culture conforme aux valeurs morales<sup>18</sup>. La vie publique doit être soustraite à

---

<sup>17</sup> Cf. l'ouvrage du philosophe et psychologue Theodor Lipps (1851-1914), *Grundthatsachen des Seelenlebens* (Faits fondamentaux de la vie psychique), Bonn, Cohen, 1883 ; l'auteur traite au chapitre VII des « excitations psychiques inconscientes » (« von unbewußten seelischen Erregungen »). Alfred Rosenberg connaissait les travaux de Lipps (cf. *Der Mythos des 20. Jahrhunderts* [Le Mythe du vingtième siècle], Munich, Hohenzeichen, édit. 1936, pp. 415-416.

<sup>18</sup> Pour ce faire, le régime nazi instaura le 22 septembre 1933 la « Chambre culturelle du Reich » dirigée par Goebbels ; celle-ci était composée d'une « Chambre théâtrale », d'une « Chambre littéraire », d'une « Chambre cinématographique », d'une « Chambre de la presse », d'une « Chambre

l'étouffant parfum de notre érotisme<sup>19</sup> moderne de même qu'à toute hypocrisie prude et non-virile. Dans toutes ces choses, le but et la voie doivent être déterminés par le souci de conservation de la santé corporelle et mentale de notre communauté ethnique. Le droit à la liberté individuelle s'efface devant le devoir de préservation de la race.

Ce n'est qu'une fois ces mesures mises en œuvre que peut être livré avec quelque espoir de succès le combat médical contre le fléau lui-même. Mais là aussi, il ne peut en la matière s'agir de dispositions à la petite semaine ; tout au contraire, il faudra en venir là encore aux décisions les plus lourdes et les plus radicales. C'est une grave négligence que d'accorder à des individus incurablement malades la possibilité permanente de contaminer ceux qui sont sains. Cela correspond à un humanitarisme qui, pour ne pas faire de mal à l'un, cause la perte de cent autres. L'exigence de rendre impossible pour les individus avariés la procréation d'autres descendants tout aussi avariés est une exigence qui relève de la raison la plus lucide et représente dans sa mise en pratique méthodique l'acte le plus humanitaire de l'humanité. Il épargnera des souffrances imméritées à des millions d'infortunés et conduira dans la foulée à un retour progressif général à la santé. La détermination à agir dans ce sens endiguera également la progression des maladies vénériennes. Car il faudra là si nécessaire en passer par l'isolement impitoyable des incurables<sup>20</sup> — une mesure barbare pour ceux qui auront le malheur d'être concernés, mais une bénédiction pour les contemporains et la postérité. La souffrance passagère d'un siècle peut sauver et sauvera des millénaires du malheur.

Le combat contre la syphilis et son agent propagateur, la prostitution, est une des tâches les plus colossales de l'humanité, colossale parce qu'il ne s'agit pas en l'occurrence d'apporter une solution à une question isolée mais bel et bien d'éliminer toute une série de maux qui précisément occasionnent collatéralement ce fléau. De fait, cette atteinte morbide du corps n'est en la circonstance que le résultat d'une atteinte morbide des instincts moraux, sociaux et raciaux.

Si toutefois ce combat n'est pas mené, soit par confort, soit par lâcheté, alors que l'on veuille bien considérer ce que seront devenus les peuples dans cinq cents ans. Il y a gros à parier qu'on trouvera peu d'images de Dieu, à moins qu'on ait l'intention de faire outrage au Très-Haut.

Cependant, comment avait-on cherché dans l'ancienne Allemagne à affronter ce fléau ? L'examen serein de la question apporte une réponse vraiment affligeante. Il est certain qu'on avait parfaitement pris conscience dans les milieux gouvernementaux des dégâts épouvantables causés par cette maladie, encore qu'on n'ait peut-être pas été vraiment capable d'en mesurer les conséquences ; mais s'agissant de la combattre, on fit montre d'une totale défaillance en préférant avoir recours à des mesures pitoyables plutôt qu'à des réformes énergiques. On essayait vaille que vaille de traiter la maladie mais on en laissait subsister les causes. On soumettait individuellement chaque prostituée à un contrôle médical, on la tenait sous surveillance aussi bien que possible, et on la flanquait en cas de maladie avérée dans un quelconque hôpital d'où, après un semblant de guérison, elle était à nouveau lâchée sur les autres humains.

Il est vrai qu'on avait mis en place un « article législatif de protection sanitaire »<sup>21</sup> stipulant que celui qui n'était pas parfaitement sain ou guéri devait éviter tout rapport

des beaux-arts », d'une « Chambre musicale », et d'une « Chambre de la radiodiffusion ».

<sup>19</sup> « *Erotik* » ; la traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 133, ligne 23) dit « exotisme » ???

<sup>20</sup> Sur ce que Hitler entendait réellement par là, voir p. ex. *Médecine et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1998.



sexuel sous peine de sanction pénale. Bien sûr, cette mesure est en soi pertinente, mais dans son application pratique, ce fut un échec quasi intégral. Il y a tout d'abord le fait que la femme, dans le cas d'un malheur la frappant à cause de cela, refusera à coup sûr dans la plupart des cas — ne serait-ce qu'en raison de notre ou plus exactement de son éducation — de se laisser entraîner dans la salle d'un tribunal afin de témoigner contre le misérable qui — dans des circonstances qui ont déjà pour elle été souvent suffisamment douloureuses — lui a volé sa santé. C'est justement elle qui a le moins à gagner dans l'affaire ; de toute manière, c'est elle qui dans la majorité des cas aura le plus à en souffrir — vu que son entourage dénué de toute compassion la couvrira d'un mépris encore pire que ce serait le cas pour un homme. Enfin, qu'on s'imagine la situation si celui qui lui a transmis la maladie est son propre mari ! Lui faut-il alors porter plainte ? Ou que convient-il donc qu'elle fasse ?

Mais chez l'homme vient s'ajouter qu'il croise par malheur trop fréquemment la route de ce fléau juste après une abondante consommation d'alcool étant donné qu'il est dans cet état pratiquement incapable de juger des qualités de sa « belle », ce qui est de toute façon parfaitement connu de la prostituée malade et la motive pour cette raison à justement toujours aller à la pêche d'hommes qui se trouvent dans cet état idéal. Mais le résultat est que celui qui quelque temps plus tard découvre la fâcheuse surprise n'est plus capable même en se creusant la cervelle de se souvenir de sa charitable bienfaitrice, ce qui n'est pas pour surprendre dans une ville comme Berlin ou même Munich. S'y ajoute encore qu'il s'agit souvent de visiteurs venant de la province qui de toute manière se retrouvent complètement désemparés face à la magie de la grande ville.

Mais pour finir : qui peut savoir s'il est malade ou sain ? Ne se présente-t-il pas de nombreux cas dans lesquels un individu apparemment guéri rechute et dès lors cause d'effroyables désastres sans même s'en douter a priori lui-même ?

C'est donc ainsi que l'efficacité pratique de cette protection sanitaire par la sanction légale d'une contamination coupable est en réalité équivalente à zéro. Il en va exactement de même pour ce qui est de la surveillance<sup>22</sup> des prostituées, et enfin la guérison proprement dite est elle aussi même aujourd'hui encore incertaine et douteuse<sup>23</sup>. Il n'y a qu'une chose de sûre : le fléau n'a pas cessé de se répandre en dépit de toutes les mesures. Ce qui confirme donc sans réplique l'inefficacité de celles-ci.

Car tout ce qui s'accomplissait d'autre était aussi insuffisant que ridicule. On n'empêchait la prostitution psychique de la communauté ethnique. Disons même qu'on ne faisait absolument rien pour empêcher quoi que ce soit.

Pourtant, celui qui est enclin à prendre tout cela à la légère n'a qu'à se donner la peine d'étudier ne serait-ce qu'une fois les données statistiques concernant la propagation de ce fléau ; qu'il compare les chiffres de sa progression au cours des cent dernières années et réfléchisse alors à ce qu'il en sera si son évolution se poursuit

---

<sup>21</sup> Sur la question de la syphilis en Allemagne et Autriche durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, voir Mechtild Charlotte Luise Lohan, *Historischer Abriss der Syphilis im Kontext mit ihrer soziokulturellen Bedeutung für die Gesellschaft im deutschsprachigen Raum*, Graz, Institut für Hygiene, Mikrobiologie und Umweltmedizin, 2016, pp. 46-54.

<sup>22</sup> « *Beaufsichtigung* », confondu dans la traduction française « classique » avec « *Besichtigung* » et donc traduit par « visite » ; cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 134, ligne 37.

<sup>23</sup> Ce sera effectivement le cas jusqu'en 1936 où dans la continuité des travaux pionniers de Paul Ehrlich (1854-1915) sera introduit en thérapeutique le Mapharsen, remplacé en 1945 par la pénicilline ; traditionnellement, on traitait la syphilis par le mercure (voir G. Tilles et D. Wallach, « Le traitement de la syphilis par le mercure », *Histoire des Sciences médicales. Organe officiel de la Société française d'histoire de la médecine*, Tome XXX, 4/1996, pp. 501-510).

— il faudrait qu'il possède la simplicité d'esprit d'un âne pour qu'un désagréable frisson ne lui parcourt pas l'échine !

La faiblesse et la demi-mesure avec lesquelles on prenait position, déjà dans l'ancienne Allemagne, face à un aussi épouvantable phénomène peuvent être considérées comme un symptôme manifeste du déclin d'une communauté ethnique. *Quand la force de combattre pour sa propre santé fait défaut, alors prend fin le droit à la vie dans ce monde de combat.* Il n'appartient qu'à « l'homme complet » plein de vigueur et non au « demi-homme » plein de faiblesse<sup>24</sup>.

Un des symptômes de déclin les plus apparents de l'ancien Reich était le lent effondrement du niveau général de notre culture, sachant que je n'entends pas par culture ce qu'on désigne aujourd'hui par le mot de civilisation<sup>25</sup>. Celle-ci paraît au contraire être plutôt l'ennemie d'une véritable hauteur spirituelle et existentielle.

Déjà avant le tournant du siècle avait commencé à faire intrusion dans notre art un élément<sup>26</sup> qui jusqu'ici pouvait à juste titre être considéré comme totalement étranger et inconnu. Bien sûr des égarements du goût avaient également parfois eu lieu dans des temps antérieurs, mais il s'agissait dans de tels cas beaucoup plus de déraillements artistiques auxquels la postérité a pu au moins concéder une certaine valeur historique que de produits d'une dégénérescence non plus tant artistique que mentale allant jusqu'à la déraison<sup>27</sup>. En eux commença à se révéler déjà sur le plan culturel l'effondrement politique qui devint plus tard indéniable.

Le bolchevisme artistique est au demeurant l'unique forme de vie culturelle et l'unique manifestation intellectuelle du bolchevisme qui soient concevables.

Que celui qui trouve cela étrange prenne simplement la peine de soumettre à un examen l'art des États qui ont le bonheur d'être bolchevisés et il pourra admirer avec épouvante, comme art qui y est officiellement reconnu par l'État, ces aberrations malades de fous et de dépravés que nous avons appris à connaître depuis le tournant du siècle sous l'appellation générique de cubisme et dadaïsme<sup>28</sup>. Même durant la courte période de la République bavaroise des conseils<sup>29</sup>, ce phénomène était déjà apparu au grand jour. Déjà là on avait pu voir comment l'ensemble des affiches officielles, des dessins de propagande dans les journaux, etc..., étaient intrinsèquement marqués non seulement par l'empreinte du déclin politique mais aussi par celui de la culture.

Un effondrement culturel, tel qu'il avait commencé à se manifester depuis 1900<sup>30</sup> dans les figurations picturales futuristes et cubistes, aurait été, il y a encore une

<sup>24</sup> Voir le « *Surhomme* » et le « *dernier homme* » dans le *Zarathoustra* nietzschéen.

<sup>25</sup> Le concept de « *Kultur* » renvoie au patrimoine communautaire germanique et aux valeurs qui s'y rattachent ; « *Zivilisation* » désigne la perversion de la « *Kultur* » par le rationalisme, les droits de l'homme, le cosmopolitisme et la recherche du progrès hérités des Lumières et de la Révolution française. Voir Thosten Botz-Bornstein, « What is the Difference between Culture and Civilization ? », *Comparative Civilizations Review*, 66/2012, pp. 19-25.

<sup>26</sup> L'art moderne ; voir à ce sujet les discours d'inauguration de la « Grande exposition d'art allemand » et de l'« Exposition art dégénéré » en juillet 1937, in T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 21-44.

<sup>27</sup> Sur les précurseurs de Hitler en la matière, déjà sous Guillaume II, voir T. Feral, *Le Nazisme : une culture ?*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 69 sq.

<sup>28</sup> Cf. Henri Arvon, *L'Esthétique marxiste*, Paris, PUF, 1970, p. 66 : « [...] les tendances modernistes, libérées et amplifiées par la Révolution d'Octobre », p. 109 : « [...] l'art révolutionnaire des années vingt bouillonnant et multiforme, riche de toutes les expériences du cubisme, de l'expressionnisme et du surréalisme... ». Voir à ce propos : Camilla Gray, *L'Avant-garde russe dans l'art moderne. 1863-1922*, Paris, Thames & Hudson, 2003, ainsi que Jean-Claude Marcadé, *L'Avant-garde russe*, Paris, Flammarion, 2007.

<sup>29</sup> Voir Gilbert Badia et al., *Histoire de l'Allemagne contemporaine : République de Weimar / Troisième Reich*, Paris, Messidor / Éditions sociales, 1987, pp. 64-68.

soixantaine d'années, tout aussi peu concevable qu'un effondrement politique de l'ampleur de celui auquel nous sommes maintenant confrontés. Il y a soixante ans, une exposition de ce qu'il est convenu d'appeler les « expériences vitales » dadaïstes<sup>31</sup> aurait paru tout simplement impossible et les organisateurs auraient été jetés dans une maison de fous, alors qu'aujourd'hui ils assurent même la présidence de sociétés artistiques. En ce temps-là, il était impossible que cette épidémie émerge, d'une part parce que l'opinion publique ne l'aurait pas toléré, d'autre part parce que l'État ne serait pas resté à regarder sans rien faire. Car il incombe aux dirigeants de l'État d'empêcher qu'un peuple soit poussé dans les bras de la démence intellectuelle. Or c'est bien à cela qu'aboutirait fatalement un jour pareille évolution. Le jour en effet où ce type d'art correspondrait vraiment à la conception générale, une des plus graves transformations de l'humanité se serait produite : l'évolution à rebours du cerveau humain aurait alors commencé, mais on ose à peine imaginer comment cela se terminerait.

Il suffit de faire défiler sous ses yeux en partant de ce point de vue l'évolution de notre vie culturelle au cours des vingt-cinq<sup>32</sup> dernières années et on verra avec horreur à quel point nous sommes déjà en phase régressive. Partout nous rencontrons des germes qui sont à l'origine de tumeurs qui seront forcément tôt ou tard fatales à notre culture. Nous pouvons également y discerner les symptômes de déclin d'un monde en voie de putréfaction : malheur aux peuples qui ne sont plus capables de se rendre maître de cette maladie !

On pouvait d'ailleurs constater en Allemagne de telles atteintes morbides dans pratiquement tous les domaines de l'art et de la culture. Là, tout paraissait avoir dépassé le point culminant et se précipiter vers l'abîme. Le théâtre semblait à vue d'œil et aurait vraisemblablement complètement disparu dès cette époque en tant que facteur de culture si tout au moins les théâtres des différentes cours<sup>33</sup> ne s'étaient pas toujours dressés contre la prostitution de l'art. Eux mis à part, ainsi que quelques autres exceptions dignes d'éloges<sup>34</sup>, les représentations théâtrales étaient telles<sup>35</sup> qu'il aurait été plus judicieux pour la nation d'éviter complètement de les fréquenter. C'était un signe affligeant de notre déclin interne qu'on n'ait absolument plus pu envoyer la jeunesse dans la plupart de ces prétendus « lieux artistiques », ce qui au demeurant était reconnu avec une franchise éhontée par cet avis général placardé bien en vue à l'entrée : « Accès interdit aux mineurs ! »

Qu'on songe au fait qu'on était obligé de prendre de telles mesures de précaution dans les lieux qui devraient être là avant tout pour servir à former la jeunesse et non pour divertir de vieilles badernes blasées. Qu'auraient donc dit les grands dramaturges intemporels à propos d'une telle directive et surtout à propos des circonstances qui y avaient donné matière ? Schiller se serait à coup sûr enflammé de colère, Goethe n'aurait pas manqué de manifester sa réprobation indignée !

---

<sup>30</sup> La traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 135, ligne 29) dit « 1911 » ???

<sup>31</sup> Notamment la première foire internationale Dada à Berlin durant l'été 1920. Voir Jean-Michel Palmier, *Le Mouvement Dada*, Paris, Canopé/CNDP, 2007.

<sup>32</sup> La traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 135, ligne 41) dit « vingt » ???

<sup>33</sup> Jusqu'en 1918, vingt-deux des vingt-cinq états souverains fédérés constituant l'empire étaient des monarchies.

<sup>34</sup> Voir Florian Odenwald, *Der nazistische Kampf gegen das 'Undeutsche' in Theater und Film - 1920-1945*, Munich, Utz Verlag, 2006.

<sup>35</sup> Sont visés le drame naturaliste et le drame expressionniste. Cette détestation était instrumentalisée de longue date par le célèbre écrivain et historien de la littérature Adolf Bartels (1862-1945) ; à son propos, voir T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne* et *Le Nazisme : une culture ?*, op. cit.

Mais évidemment, que sont censés représenter Schiller, Goethe ou Shakespeare en comparaison des idoles de l'art poétique allemand contemporain ! Des figures vieillottes, périmées et démodées, disons même totalement dépassées. Car ce qui caractérisait cette époque, c'était qu'en plus de ne produire elle-même que de la saleté, elle souillait tout ce qu'il y avait eu de réellement grand par le passé. C'est d'ailleurs un phénomène qu'on peut toujours observer à pareilles époques. Plus les productions d'une époque et des individus qui y vivent sont ignobles et misérables, plus on hait les témoins d'une gloire et d'une dignité supérieures révolues. Ce qu'on aimerait par-dessus tout dans de telles époques, c'est pouvoir effacer complètement le souvenir du passé de l'humanité pour, en excluant ainsi toute possibilité de comparaison, présenter frauduleusement sa propre pacotille comme étant de l'« art ». Voilà pourquoi toute institution nouvelle, plus elle est pitoyable et misérable, aspirera d'autant à balayer les dernières traces du temps passé, alors que toute rénovation de l'humanité véritablement bénéfique est aussi capable de se rattacher sans souci à ce que les générations passées ont su conquérir de bon, et même cherche souvent pour la première fois à le valoriser. Elle n'a pas besoin de redouter d'avoir à pâlir devant le passé ; tout au contraire, elle apporte pour sa part une si précieuse contribution au trésor commun de la culture humaine que souvent, dans le souci qu'elle soit pleinement reconnue, elle souhaite maintenir le souvenir des réalisations antérieures afin d'assurer d'autant plus au nouvel apport la pleine compréhension de l'époque présente. Il n'y a que celui qui n'est pas à même de donner au monde quoi que ce soit de précieux, mais qui cherche à faire comme s'il voulait lui donner Dieu sait quoi, pour haïr tout ce qui a été déjà réellement donné et se complaire à le nier voire à l'anéantir.

Ceci ne vaut absolument pas uniquement pour des innovations dans le domaine de la culture générale mais aussi pour celles concernant la politique. Les nouveaux mouvements révolutionnaires haïront les anciennes formes d'autant plus qu'ils se sentent en position d'infériorité. Là encore, on peut voir combien le souci de faire apparaître sa propre pacotille comme digne d'intérêt conduit à la haine aveugle envers le Bien supérieur du passé. Aussi longtemps par exemple que n'est pas mort le souvenir historique de Frédéric le Grand<sup>36</sup>, Friedrich Ebert<sup>37</sup> ne peut en imposer que dans une certaine mesure. Le rapport entre le héros de Sans-Souci<sup>38</sup> et l'ancien bistrotier de Brême<sup>39</sup> est à peu près le même que celui qui existe entre le soleil et la lune ; ce n'est que lorsque les rayons du soleil s'éteignent que la lune peut briller. C'est pourquoi on ne peut que trop bien comprendre la haine de toutes les nouvelles lunes envers les étoiles fixes. Dans la vie politique, il est coutumier que, lorsque le destin leur fait temporairement cadeau du pouvoir, de telles nullités s'évertuent non seulement à inlassablement souiller et salir le passé, mais aussi à se soustraire elles-mêmes à la critique générale en recourant à des moyens extérieurs. À cet

---

<sup>36</sup> Voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 10 / section 1, note 50.

<sup>37</sup> 1871-1925 ; à l'époque où Hitler rédige son texte, président social-démocrate de la République de Weimar.

<sup>38</sup> Résidence favorite de Frédéric à Potsdam édifée entre 1744 et 1748 par l'architecte rococo Georg Wenzeslaus von Knobelsdorff ; Voltaire y aura ses entrées durant son séjour berlinois (1750-1753).

<sup>39</sup> Sellier de formation et activiste socialiste originaire de Heidelberg, Ebert s'établit en 1891 à Brême ; après avoir été chroniqueur à la *Bürger-Zeitung*, organe local du parti social-démocrate, il ouvre en 1894 à l'angle de la Brautstrasse et de la Westerstrasse un bistro politique, *Zur guten Hilfe*, qu'il tiendra avec son épouse jusqu'en 1900 ; appelé à des postes de plus en plus importants au sein de la SPD, il quitte Brême pour Berlin en 1905. On ne voit guère comment dans la traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 136, l. 40) « *Kneipenwirt* » est devenu « ripailleur » !

égard, on peut considérer comme un bon exemple la Loi pour la protection de la République<sup>40</sup> du nouveau Reich allemand<sup>41</sup>.

Voilà pourquoi, lorsqu'une quelconque idée nouvelle, une théorie, une nouvelle conception du monde, ou encore un nouveau mouvement politique ou économique tente de nier l'ensemble du passé, veut le dénigrer et le dévaloriser, il y a déjà là motif à être extrêmement prudent et méfiant. La plupart du temps, la raison d'une telle haine relève soit tout simplement d'un sentiment d'infériorité, soit alors d'une intention intrinsèquement mauvaise. Une rénovation réellement bénéfique de l'humanité devra toujours et éternellement continuer à bâtir là où prend fin la dernière fondation solide. Elle n'aura pas à avoir honte d'utiliser des vérités déjà établies. De fait, la culture humaine dans sa totalité ainsi que l'humain lui-même ne sont que le résultat d'une longue évolution spécifique dans laquelle chaque génération a apporté et encastré sa pierre. Le sens et le but des révolutions ne résident donc pas dans la démolition de l'ensemble de la bâtisse, mais dans l'élimination de ce qui a été placé de travers ou à mauvais escient et dans la continuation et l'extension de son édification depuis la partie saine a été dégagée.

Ce n'est qu'à ce prix qu'on sera en mesure et aura le droit de parler d'un progrès de l'humanité. Dans le cas contraire, le monde ne serait jamais délivré du chaos du fait qu'à chaque génération reviendrait le droit de rejeter le passé, ce aurait pour conséquence que chacune pourrait se permettre de détruire les œuvres du passé en tant que prélude à son propre travail.

C'est ainsi que, concernant l'état de la globalité de notre culture durant l'époque d'avant-guerre, le plus triste fut non seulement la totale stérilité de la créativité en matière d'art et généralement de culture, mais aussi la haine dont on fit preuve pour souiller et effacer le souvenir de notre glorieux passé. Dans pratiquement tous les domaines de l'art, surtout dans le théâtre et en littérature, on se mit au tournant du siècle bien moins à produire des choses nouvelles significatives qu'à beaucoup plus dénigrer et présenter les fleurons d'autrefois comme inférieurs et détrônés ; comme si cette époque d'une infériorité au plus au point humiliante avait été capable de détrôner quoi que ce soit ! Mais de cet effort pour soustraire le passé à l'œil du présent ressort clairement et distinctement l'intention malfaisante de ces apôtres du futur. On aurait dû réaliser qu'il ne s'agissait pas là de conceptions culturelles novatrices, encore qu'erronées, mais bel et bien d'un processus de destruction des fondements mêmes de la culture, d'une voie ouverte à la démentalisation du sentiment artistique sain — et de la préparation mentale au bolchevisme politique. En effet, si le siècle de Périclès est incarné par le Parthénon, l'ère bolchevique actuelle l'est par une gueule tordue cubiste.

Il est indispensable dans ce contexte de renvoyer également encore une fois à l'évidente lâcheté manifestée en l'occurrence par la fraction de notre communauté ethnique dont le devoir aurait été du fait de son éducation et de sa position de faire front contre cette profanation de notre culture. Par pure crainte des vociférations des apôtres de l'art bolchevique qui attaquaient avec la plus grande violence et crucifiaient en tant que petits bourgeois arriérés tous ceux qui ne voulaient pas

---

<sup>40</sup> Le 27 juin 1922, suite à l'assassinat à Berlin du ministre des Affaires étrangères Walther Rathenau par des militants d'extrême-droite, le président Ebert a promulgué un décret d'urgence prévoyant la détention à perpétuité voire la peine de mort pour les auteurs, instigateurs et complices d'actes terroristes. Le 21 juillet, une loi reprenant en substance les termes du décret présidentiel a été adoptée par le Parlement.

<sup>41</sup> Cf. art. 1 de la Constitution de Weimar proclamée le 11 août 1919 et entrée en vigueur le 14 : « *Das deutsche Reich ist eine Republik* » (le Reich allemand est une république) ; précisions in T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 15.

reconnaître en eux le summum de la création, on renonça à toute résistance sérieuse pour se résigner à ce qui en toute cause semblait relever de l'inévitable. On prit véritablement peur d'être accusés de manque d'ouverture d'esprit par ces demi-fous ou arnaqueurs<sup>42</sup>, comme si c'était une honte de ne pas comprendre les productions de dégénérés mentaux ou de mystificateurs retors. Ces sectateurs culturels disposaient en vérité d'un moyen très simple pour imprimer à leurs inepties la marque d'une entreprise Dieu sait ô combien considérable : ils présentaient à leurs contemporains médusés n'importe quelle cochonnerie incompréhensible et manifestement délirante en tant que soi-disant expérience intime, ôtant ainsi d'emblée et à moindre frais de la bouche de la plupart des gens toute parole de contestation. Il était de fait hors de doute que cela puisse être une expérience intime, mais ce dont il était permis de douter, c'est qu'il soit tolérable d'exhiber au monde sain les hallucinations de malades mentaux ou de criminels. Les œuvres d'un Moritz von Schwind<sup>43</sup> ou d'un Böcklin<sup>44</sup> relevaient elles aussi de l'expérience intime, seulement elles émanaient d'artistes de la race de ceux qui sont bénis des dieux et non de pantins.

C'est là toutefois qu'on pouvait au mieux étudier la pitoyable lâcheté de nos prétendus intellectuels qui se dérobaient à toute résistance sérieuse contre cet empoisonnement du sain instinct de notre communauté ethnique et laissaient au peuple lui-même le soin de se dépatouiller avec ces insolentes insanités. Afin de ne pas passer pour un ignare en matière artistique, on était prêt à accepter<sup>45</sup> n'importe quel insolent affront à l'art, pour finalement aboutir à un véritable flou dans l'appréciation du bon et du mauvais.

Mais au bout du compte tout cela était symptomatique d'une époque en pleine déliquescence.



Comme autre signe inquiétant, il importe encore d'évoquer ce qui suit :

Au dix-neuvième siècle, nos villes se mirent à perdre de plus en plus leur caractère de centres culturels pour tomber au niveau de pures concentrations humaines. Le peu d'attachement que notre prolétariat actuel des grandes villes éprouve pour son lieu de résidence est la conséquence du fait qu'il ne s'agit là en réalité que de l'endroit où l'individu se retrouve par hasard à séjourner, et rien de plus. Cela tient en partie au fréquent changement de lieu de résidence conditionné par les rapports sociaux, ce qui ne donne pas le temps aux personnes de s'attacher étroitement à leur ville ; mais il faut également en chercher la cause dans la médiocre culturelle générale et la pauvreté de nos villes d'aujourd'hui.

Encore au temps des Guerres de libération<sup>46</sup>, les villes allemandes étaient non seulement peu nombreuses mais aussi de taille modeste<sup>47</sup>. Les rares grandes villes justifiant ce qualificatif étaient majoritairement des villes de résidence princière qui en

---

<sup>42</sup> Contresens dans la traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 137, l. 36 : « [...] *accusations de ces demi-fous et escrocs de l'insanité* » ; le génitif « *der Verstandnislosigkeit* » n'est pas le complément de nom de « *Gauern* » mais dépend du groupe verbal « *geziehen zu werden* » (*ziehen, zieh, gezogen* + génitif = accuser de).

<sup>43</sup> Moritz von Schwind, 1804-1871 ; peintre autrichien auquel Hitler vouait une vénération ; professeur à l'Académie de Munich, illustrateur de contes et légendes germaniques, auteur de fresques décoratives évoquant le Moyen Âge allemand.

<sup>44</sup> Arnold Böcklin, 1827-1901 ; peintre symboliste d'origine helvétique, professeur à l'école des beaux-arts de Weimar ; obsédé par les thèmes apocalyptiques ; sa version de 1883 de *L'île des morts* sera acquise par Hitler en 1936.

<sup>45</sup> « *nahm man [...] in Kauf* » : ignorance de cette expression dans la traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 138, l. 4) qui dit : « *on achetait* » !

<sup>46</sup> Guerres qui entre 1813 et 1815 délivrèrent l'Allemagne de la domination napoléonienne.

tant que telles possédaient presque toujours une certaine valeur sur le plan culturel et la plupart du temps aussi une certaine physionomie artistique. Par rapport aux villes d'aujourd'hui ayant une population équivalente, les quelques localités de plus de cinquante mille habitants étaient riches en trésors scientifiques et artistiques. Quand Munich comptait soixante mille âmes<sup>48</sup>, la petite cité s'apprêtait déjà à devenir un des premiers centres artistiques d'Allemagne<sup>49</sup> ; aujourd'hui, presque toutes les localités industrielles ont atteint ce chiffre — si tant est qu'elles ne l'aient pas déjà dépassé —, et ce sans pour autant pouvoir s'attribuer la moindre réalisation de réelle valeur. Rien que des amas de blocs d'habitation et de casernements locatifs<sup>50</sup>, un point c'est tout. Comment une telle médiocrité serait susceptible de faire naître un lien particulier avec ce type de lieu, voilà qui relève du mystère. Personne n'éprouvera d'attachement particulier pour une ville qui n'a rien de plus à offrir que n'importe quelle autre, à laquelle manque toute touche personnelle et dans laquelle on a soigneusement évité tout ce qui pourrait ressembler à de l'art ou ne serait-ce qu'à quelque chose d'analogue.

Mais comme si cela ne suffisait pas, même les grandes villes justifiant ce qualificatif s'appauvrissent d'autant plus en véritables œuvres d'art que leur population ne cesse d'augmenter. Elles apparaissent de plus en plus comme étant standardisées et présentent — bien qu'à une plus grande échelle — absolument le même aspect que les misérables petites localités industrielles. Ce que l'époque moderne a ajouté au contenu culturel de nos grandes villes est totalement dérisoire. Toutes nos villes vivent de la gloire et des trésors du passé. Qu'on supprime par exemple du Munich actuel tout ce qui a été créé sous Louis 1<sup>er</sup> ; on verra alors avec horreur à quel point a été pitoyable depuis cette époque l'accroissement des créations artistiques significatives. Ceci vaut également pour Berlin et pour la plupart des autres grandes villes.

Mais l'essentiel est pourtant encore ce qui suit : nos grandes villes actuelles ne possèdent pas de monuments dominant la physionomie générale de la ville et pouvant être d'une manière ou d'une autre considérés comme les symboles de toute l'époque<sup>51</sup>. C'était pourtant le cas dans les villes du Moyen Âge, puisque pratiquement chacune possédait un monument particulier qui faisait sa fierté. Ce n'était pas dans les édifices privés que se situait ce qui caractérisait la ville antique, mais au contraire dans les monuments de la collectivité qui donnaient le sentiment d'être faits non pas pour l'instant présent mais pour l'éternité, et ce parce qu'ils n'étaient pas censés être le reflet de la richesse d'un propriétaire spécifique, mais de la grandeur et de l'importance de la collectivité.

C'est ainsi que naquirent des monuments de parfaite nature à souder individuellement chaque habitant à sa ville d'une manière qui aujourd'hui nous semble parfois presque incompréhensible. En effet, ce que celui-ci avait devant les yeux n'était pas

---

<sup>47</sup> Berlin comptait alors environ 172 000 habitants, Hambourg 130 000, Dresde 61 000, Cologne 41 000, Munich 40 000, Francfort-sur-le-Main 35 000... Au moment où parle Hitler, Berlin compte pratiquement 2 millions d'habitants, Hambourg 1 million, Dresde 530 000, Cologne 634 000, Munich 630 000, Francfort-sur-le-Main 433 000...

<sup>48</sup> C'est-à-dire vers 1821.

<sup>49</sup> Alors qu'il n'était que prince héritier, le futur roi de Bavière Louis 1<sup>er</sup> (de 1825 à 1848) avait amorcé une vaste politique de mécénat ; il fera construire la Glyptothèque, les Pinacothèques, le musée des antiquités, et de nombreux autres édifices de prestige ; on lui doit également le développement de l'Université.

<sup>50</sup> Voir Laurent Commaille, « L'Allemagne, un champ d'expérimentation pour l'habitat collectif, de Bismarck à la République de Weimar, *Revue du Nord*, 1/2008, pp. 117-129.

<sup>51</sup> Cf. Marc Cluet, *L'Architecture du III<sup>e</sup> Reich. Origines intellectuelles et visées idéologiques*, Berne, Peter Lang, 1987.

tant les humbles demeures de propriétaires privés que les édifices fastueux de la communauté toute entière. En face d'eux, la maison d'habitation se trouvait ravalée au rang de babiole dénuée d'intérêt.

Quand on compare les dimensions des constructions d'État antiques avec les maisons d'habitation de la même époque, on ne peut que comprendre avec quelle ardeur et quelle énergie écrasantes on mettait en avant le principe selon lequel on se devait de privilégier les œuvres publiques. Ce que nous admirons aujourd'hui sous l'aspect de quelques colosses<sup>52</sup> émergeant encore des amas de décombres et des champs de ruines du monde antique, ce ne sont pas d'anciens palais du commerce, mais des temples et des bâtiments d'État<sup>53</sup> : donc des œuvres dont le propriétaire était la collectivité. Même dans le faste de la Rome de la période tardive<sup>54</sup>, ce n'étaient pas les villas et les palais des citoyens à titre individuel qui tenaient la première place, mais les temples et les thermes, les stades, les cirques, les aqueducs, les basiliques, etc., de l'État, donc de l'ensemble de la population.

Sans oublier le Moyen Âge germanique qui ne dérogea pas à ce principe directeur, quoiqu'avec des conceptions artistiques fondamentalement différentes. Ce qui dans l'Antiquité s'exprimait sous la forme de l'Acropole ou du Panthéon, se drapait désormais dans celle de la Cathédrale gothique<sup>55</sup>. Tels des géants, ces édifices monumentaux dominaient le fourmillement à ras du sol des constructions à colombages, en bois ou en briques de la ville médiévale, devenant ainsi des symboles qui déterminent aujourd'hui encore — bien que grimpent toujours plus haut à côté d'eux les casernements locatifs — le caractère et la physionomie de ces localités. Cathédrales, hôtels de ville et marchés couverts, ainsi que les tours défensives, sont le signe visible d'une conception qui en fin de compte ne faisait que correspondre à celle de l'Antiquité.

Mais ô combien désolante la proportion entre bâtiments d'État et bâtiments privés n'est-elle pas devenue de nos jours ! Si le destin de Rome venait à frapper Berlin, alors nos descendants pourraient un jour admirer en tant qu'expression culturelle caractéristique de notre temps les grands magasins de quelques Juifs et les hôtels de quelques sociétés. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la fâcheuse disproportion qui règne entre les bâtiments du Reich et ceux de la finance et du commerce dans une ville comme Berlin lui-même.

Déjà, le budget consacré aux édifices d'État est la plupart du temps vraiment ridicule et insuffisant. On ne crée pas des œuvres pour l'éternité mais le plus souvent uniquement pour le besoin immédiat. Il n'y prédomine absolument aucune idée d'ordre supérieur. Le Château de Berlin<sup>56</sup> fut du temps de sa construction une œuvre d'une autre importance que ne l'est, dans le cadre de l'époque contemporaine, par exemple la nouvelle bibliothèque<sup>57</sup>. Alors qu'un seul navire de guerre représentait un

---

<sup>52</sup> « Kolosse » ; la traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 139, l. 4) dit « colonnes » ?

<sup>53</sup> D'où la future « théorie de la valeur des ruines » (*Ruinenwerttheorie*) de l'architecte Albert Speer (exposée in A. Speer, *Au cœur du troisième Reich*, Paris, Fayard, 1971, p. 82 ; réédition Fayard/Pluriel, 2010, avec une intéressante préface de Benoît Lemay).

<sup>54</sup> « Rom der Spätzeit » ; la traduction « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 139, l. 7) parle ici de « Rome décadente » comme le voulait à l'époque l'usage en France ; les historiens ont montré que cette expression n'était pas justifiée (cf. Jean-Michel Carrié, Aline Rousselle, *L'Empire romain en mutation*, Paris, Seuil, 1999).

<sup>55</sup> Voir Bruno Klein *et al.*, *Gotik*, Munich, Prestel, 2006, ou encore Marc Carel Schnurr, *Gotische Architektur im mittleren Europa*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2007.

<sup>56</sup> Résidence des souverains de Prusse puis des empereurs allemands édifée à l'initiative de Frédéric 1<sup>er</sup>, roi en Prusse de 1701 à 1713.

<sup>57</sup> C'est-à-dire la Bibliothèque d'État (Staatsbibliothek) Unter den Linden inaugurée le 22 mars 1914.



coût d'environ soixante millions, on consentit à n'en accorder que la moitié pour le premier bâtiment de prestige du Reich supposé durer pour l'éternité, le Palais du Reichstag<sup>58</sup>. Oui, quand fut mise aux voix la question de son aménagement intérieur, l'Assemblée vota contre l'emploi de la pierre et ordonna de revêtir les murs de plâtre<sup>59</sup> ; pour autant, les parlementaires avaient cette fois-là, contrairement à leur habitude, agi convenablement ; des têtes de plâtre ne sauraient trouver place entre des murs de pierre.

Il manque donc à nos villes de l'époque contemporaine l'emblème saillant de la collectivité populaire et c'est pour cette raison qu'on ne doit pas s'étonner si celle-ci ne voit dans ses villes rien qui l'emblématise. On en arrive fatalement à une désolation affective qui se traduit dans la pratique par le complet désintérêt du citoyen d'aujourd'hui pour la destinée de sa ville.

Ceci également est un signe du déclin de notre culture et de notre effondrement général. L'époque étouffe dans l'utilitarisme mesquin, et plus précisément à être au service de l'argent. Mais là encore il n'y a pas à s'étonner que, sous le patronage d'une telle divinité, on ait singulièrement perdu le sens de l'héroïsme. Le présent actuel ne fait que récolter ce qu'a semé le passé récent.



Tous ces symptômes de décadence ne sont en définitive que des conséquences du manque d'une conception du monde bien définie et uniformément acceptée, de même que de l'incertitude qui en découle d'une manière générale en ce qui concerne le jugement et le positionnement vis-à-vis de chacune des grandes questions de l'époque. C'est aussi pourquoi, à commencer par l'éducation, tout est en demi-mesures et en hésitations ; on recule devant la responsabilité et finit par lâchement tolérer des maux pourtant identifiés. L'humanitarisme devient une mode, et en cédant par faiblesse à ses aberrations et pour ménager des individualités, on sacrifie l'avenir de millions d'êtres.

À quel point le déchirement général prend de l'extension, une observation de la situation religieuse avant la guerre le montre. Là encore, il y avait belle lurette qu'avait disparu dans de larges pans de la nation une conviction unitaire et efficace en ce qui concernait la conception du monde. Dans ce processus, les fidèles se détachant officiellement des Églises<sup>60</sup> jouent un rôle moindre que les parfaits indifférents. Tandis que les deux confessions maintiennent des missions en Asie et en Afrique afin d'amener de nouveaux adeptes à leur doctrine — une activité qui n'affiche que de bien modestes succès par rapport à la progression notamment de la foi mahométane —, elles perdent en Europe même des millions et des millions d'adeptes autochtones qui, ou bien restent parfaitement étrangers à la vie religieuse,

---

<sup>58</sup> Siège du Parlement achevé en 1894 ; sera détruit dans la nuit du 27 au 28 février 1933 par un incendie mis en scène par les nazis et exploité par eux pour abolir les libertés civiles et déclencher la chasse aux communistes et autres opposants (cf. T. Feral, *Justice et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1997, ch. 1).

<sup>59</sup> Cette décision fut imposée par les députés à l'architecte Paul Wallot (1841-1912) au terme de véhémentes discussions qui dureront du 24 janvier au 8 mai 1891 ; voir à ce propos Michael S. Cullen, *Der Reichstag, Symbol deutscher Geschichte*, ebook im be-bra verlag, 2015, section « Gips-halle Reichstag ».

<sup>60</sup> Catholique et protestante.

ou alors suivent leur propre chemin<sup>61</sup>. Cela a des répercussions défavorables, spécialement sur le plan moral.

Ce qu'il importe également de remarquer, c'est la propension à mener un combat toujours plus violent contre les fondements dogmatiques des différentes Églises, sans lesquelles pourtant, dans ce monde faits d'humains, l'existence pratique d'une foi religieuse est inconcevable. La grande masse d'un peuple n'est pas constituée de philosophes ; or, justement pour la masse, il n'existe souvent aucun autre fondement d'une conception morale du monde que la foi. Les divers succédanés ne se sont pas avérés si pertinents quant à leur réussite pour qu'on puisse les considérer comme une relève bénéfique des confessions religieuses jusqu'ici en cours. Toutefois, si la doctrine religieuse et la foi sont censées mobiliser réellement les couches les plus larges, alors l'autorité inconditionnelle du contenu de cette foi est le fondement de ce qui fera son effectivité. Ce que sont pour la vie courante à l'échelle individuelle les règles du savoir-vivre — sans lesquelles vivraient assurément quand même raisonnablement et intelligemment des centaines de milliers de personnes de haut niveau, mais des millions d'autres certainement pas —, c'est ce que sont à l'échelle étatique les lois fondamentales de l'État et à l'échelle des religions respectives les dogmes. C'est grâce à eux que l'idée purement intellectuelle, fluctuante et susceptible d'interprétation illimitée, en arrive à être précisément délimitée et à prendre la forme adéquate sans laquelle elle ne pourrait jamais s'ériger en foi. Autrement, l'idée ne pourrait jamais dépasser le stade d'une conception métaphysique, bref d'une simple opinion philosophique. C'est pourquoi l'attaque contre les dogmes en soi s'apparente très fortement au combat contre les fondements généraux de la légitimité de l'État, et de la même façon que celui-ci finirait par plonger l'État dans une totale anarchie, l'autre déboucherait sur un nihilisme religieux sans valeur.

Toutefois pour le politicien, l'estimation de la valeur d'une religion ne doit pas tant être déterminée par les défauts qui peuvent lui être inhérents que par les vertus d'un substitut manifestement supérieur. Mais tant que celui-ci fait visiblement défaut, il faut être fou ou criminel pour démolir ce qui existe.

Assurément les moins coupables de la fort peu réjouissante situation religieuse ne sont pas ceux qui encombrent à l'excès l'idée religieuse de choses purement terrestres et par là même l'entraînent fréquemment dans un conflit totalement inutile avec ce qu'il est convenu d'appeler la science exacte. Ici, la victoire, même si c'est au terme d'un dur combat, reviendra presque toujours à cette dernière, cependant que la religion subira un lourd dommage aux yeux de tous ceux qui sont incapables de s'élever au-dessus d'un savoir de pure surface.

Mais plus graves encore sont les ravages causés par l'usage abusif de la conviction religieuse à des fins politiques<sup>62</sup>. En vérité, on ne se montrera jamais assez dur envers ces misérables combinards qui veulent voir dans la religion un moyen à même de leur rendre service sur le plan politique, et mieux encore pour mener à bien leurs petites affaires. Bien sûr ces effrontés imposteurs hurlent avec une voix de stentor, afin que les autres pécheurs puissent l'entendre, leur credo à la face du monde, toutefois pas pour mourir pour lui si nécessaire, mais au contraire pour

---

<sup>61</sup> Témoins de Jéhovah, science chrétienne, sectes théosophiques ; ces mouvements seront interdits et persécutés par le troisième Reich. Concernant les bouddhistes, l'attitude des nazis sera ambiguë ; voir à ce propos Martin Baumann (éd.), *Helmut Klar. Zeitzeuge zur Geschichte des Buddhismus in Deutschland*, publication de l'Université de Constance, 1995, pp. 31-34, ainsi que le colloque « *Buddhismus im Nationalsozialismus* », Vienne, Hôtel Bleckmann, 4-5 mai 2012, avec notamment l'intervention de Verena Düntsch, « *Behandlung deutscher Buddhisten im Dritten Reich* ».

<sup>62</sup> Voir notamment Joseph Rovon, *Le Catholicisme politique en Allemagne*, Paris, Seuil, 1956, ainsi que Paul Colonge, Rudolf Lill et al., *Histoire religieuse de l'Allemagne*, Paris, Cerf, 2000.

mieux pouvoir vivre. Pour un simple coup de piston politique correspondant à leur ambition, ils sont prêts à brader ce qui fait le sens même d'une foi ; pour dix mandats parlementaires, ils s'associent avec les marxistes, ennemis mortels de toute religion — et pour un fauteuil ministériel, ils n'hésiteraient pas à se marier avec le diable, à condition qu'un reliquat de décence ne fasse pas fuir celui-ci.

Si en Allemagne avant la guerre la vie religieuse eut pour beaucoup un arrière-goût désagréable, il faut l'imputer à l'usage abusif du christianisme pratiqué par un soi-disant parti « chrétien », de même qu'à l'impudence avec laquelle on cherchait à identifier la foi catholique à un parti politique<sup>63</sup>.

Cet acte de substitution fut fatal ; il assura certes des mandats parlementaires à une tapée de bons à rien mais fut préjudiciable à l'Église.

Et ce fut l'ensemble de la nation qui eut à en supporter le résultat du fait que les conséquences du relâchement de la vie religieuse qu'il avait provoquées intervinrent justement à une époque où de toute façon chacun commençait à lâcher prise et à vaciller et où les fondements éthico-moraux hérités du passé menaçaient de s'écrouler.

C'étaient là des fissures et des crevasses dans notre corps communautaire ethnique qui pouvaient être sans danger tant que ne se présentait aucune épreuve particulière, mais qui allaient inévitablement s'avérer funestes lorsque sous la violence de grands événements la question de la solidité intérieure de la nation prit une importance cruciale.



De même, l'œil vigilant repérait dans le domaine politique des dégâts qu'on était en droit et même obligé de considérer comme des symptômes d'un effondrement imminent du Reich si on n'entreprenait pas à brève échéance d'améliorer ou de changer les choses. L'absence de but de la politique intérieure et extérieure allemande était visible pour quiconque ne voulait pas être intentionnellement aveugle.

La conduite des affaires sur la base de compromis apparaissait comme correspondant au mieux à la conception bismarckienne selon laquelle « la politique est un art du possible »<sup>64</sup>. Cependant, il existait entre Bismarck et les chanceliers allemands qui suivirent une petite différence qui autorisait le premier à émettre une telle remarque sur l'essence de la politique, tandis que la même conception ne pouvait que prendre dans la bouche de ses successeurs une tout autre signification. En effet, Bismarck voulait tout simplement dire par cette phrase que pour atteindre un objectif politique défini, il faut utiliser toutes les possibilités ou plus précisément agir en tenant compte de toutes les possibilités ; mais ses successeurs virent dans cette remarque la délivrance solennelle de la nécessité d'avoir d'une manière générale des idées voire des objectifs politiques. Or il n'existait à cette époque véritablement plus d'objectifs politiques pour les dirigeants du Reich ; il manquait à l'évidence pour cela le substrat indispensable d'une conception du monde bien définie, de même que, d'une façon générale, la clarté nécessaire quant aux lois internes de l'évolution de la vie politique.

---

<sup>63</sup> Le Centre catholique (*Zentrumspartei* ou *Zentrum*), « tiraillé entre les intérêts de son électorat très varié » et ayant de ce fait un parcours « assez opportuniste » (cf. Georges Castellan, *L'Allemagne de Weimar*, Paris, Colin, 1969, pp. 91-92).

<sup>64</sup> Déclaration au *Journal de Saint-Petersbourg*, 11 août 1867.

Il y avait pas mal de gens pour s'alarmer et fustiger le manque de projet et l'inconséquence de la politique du Reich, qui donc avaient pleinement conscience de sa faiblesse et de sa vacuité intrinsèques, mais il ne s'agissait là que de marginaux dans la vie politique ; les autorités officielles du gouvernement négligeaient les enseignements d'un Houston Stewart Chamberlain<sup>65</sup> avec exactement la même indifférence que cela se produit encore aujourd'hui. Ces individus sont trop stupides pour penser par eux-mêmes et trop prétentieux<sup>66</sup> pour apprendre des autres ce qui est indispensable — une vérité sempiternelle qui avait amené Oxenstiern<sup>67</sup> à proclamer : « Le monde est régi en tout et pour tout par un fragment de sagesse », duquel fragment pratiquement tout haut fonctionnaire ministériel n'incarne évidemment qu'un atome. Depuis que l'Allemagne est devenue une république, cela n'est à vrai dire plus d'actualité — voilà pourquoi il a été interdit par la Loi pour la protection de la République<sup>68</sup> de croire et à plus forte raison d'exprimer une telle chose. Mais ce fut la chance d'Oxenstiern d'avoir vécu à son époque et non pas dans cette intelligente république d'aujourd'hui.

Dans la période précédant la guerre, on avait déjà à bien des égards identifié comme facteur majeur de faiblesse l'institution censée incarner la force du Reich : le Parlement, le Reichstag ; là s'associaient de manière parfaite lâcheté et irresponsabilité. Parmi les contre-vérités qu'il n'est pas rare d'entendre de nos jours, il en est une qui prétend que le parlementarisme en Allemagne est en faillite « depuis la révolution »<sup>69</sup>. Voilà qui génère par trop facilement l'illusion qu'il en aurait été autrement avant la révolution. En réalité, cet organisme ne peut qu'exercer une action destructrice — et c'était déjà le cas à l'époque où la plupart des gens, pas encore débarrassés de leurs œillères, ne voyaient rien ou ne voulaient rien voir. Car l'effondrement de l'Allemagne est amplement dû à cet organisme ; que la catastrophe toutefois ne se soit pas produite plus tôt, le mérite n'en revient pas au Reichstag, mais il doit par contre être attribué à la résistance qui durant les années de paix se dressa contre l'activité de ce fossoyeur de la nation allemande et du Reich alle-mand<sup>70</sup>.

De la somme faramineuse des dommages ravageurs qui sont directement ou indirectement dus à cette institution, je ne retiendrai qu'une seule calamité qui correspond le plus à l'essence intime de cet organisme le plus irresponsable de tous les temps : la demi-mesure et la faiblesse épouvantables de la direction politique du Reich tant à l'intérieur qu'à l'extérieur qui — imputables au premier chef à l'action du Reichstag — devinrent l'une des causes principales de l'effondrement politique. Relevait de la demi-mesure tout ce qui d'une façon ou d'une autre était soumis à l'influence de ce Parlement, quel que soit l'angle sous lequel on considère les choses.

<sup>65</sup> 1855-1927, gendre de Richard Wagner, auteur de *Genèse du XIX<sup>e</sup> siècle (Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts)*, 1899), ouvrage dans lequel il exalte la « race aryenne » et s'attaque aux éléments nuisibles à la culture germanique ; voir Christophe Boutin, « L'élite raciale chez Houston Stewart Chamberlain », *Revue française d'histoire des idées politiques*, 2/2005, pp. 95-119.

<sup>66</sup> « *eingebildet* », que la traduction française classique (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 141, ligne 28) traduit par « instruits » !

<sup>67</sup> Ou Oxenstierna (Axel), 1533-1654, Grand chancelier du royaume Suède de 1612 à sa mort ; diplomate et stratège durant la guerre de trente ans, prendra la direction du pays à la mort du roi Gustave Adolf à la bataille de Lützen (novembre 1632) ; auteur de *Réflexions et maximes* (1645).

<sup>68</sup> Cf. note 40.

<sup>69</sup> De novembre 1918.

<sup>70</sup> Cf. Wolfgang Durner, *Antiparlamentarismus in Deutschland*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1997, chap. II.

Relevait de la demi-mesure et de la faiblesse la politique extérieure d'alliances du Reich. En voulant préserver la paix, il était forcé qu'on fasse inévitablement route vers la guerre.

Relevait de la demi-mesure la politique envers la Pologne. On harcelait sans jamais intervenir sérieusement. Le résultat fut ni une victoire de la germanité ni une réconciliation avec les Polonais<sup>71</sup>, mais en revanche l'inimitié avec la Russie<sup>72</sup>.

Relevait de la demi-mesure le règlement de la question de l'Alsace-Lorraine. Au lieu d'écraser une bonne fois pour toutes d'une poigne brutale la tête de l'hydre française tout en accordant l'égalité des droits à l'Alsacien<sup>73</sup>, on ne fit ni l'un ni l'autre. C'était du reste absolument impossible, vu que dans les rangs des plus grands partis se trouvaient les plus grands traîtres à la patrie — à titre d'exemple, au Centre catholique : le sieur Wetterlé<sup>74</sup>.

Toutefois cela aurait été encore supportable si la généralisation de la demi-mesure n'avait pas fait pour victime cette puissance de l'existence de laquelle dépendait à terme la survie du Reich : l'armée.

Ce dont s'était là rendu coupable ce qu'on nomme le « Reichstag allemand » est amplement suffisant pour faire peser à tout jamais sur lui la malédiction de la nation allemande<sup>75</sup>.

Pour les motifs les plus misérables, ces crapules des partis parlementaires ont soustrait et volé des mains de la nation l'arme de son autoconservation, l'unique protection de la liberté et de l'indépendance de notre peuple. Si aujourd'hui s'ouvraient les tombes de la plaine des Flandres<sup>76</sup>, il en surgirait les accusateurs sanglants, ces centaines de milliers de jeunes allemands d'exception qui, mal et à moitié entraînés, ont été poussés par l'immoralité de ces criminels du Parlement dans les bras de la mort ; eux et ces millions d'hommes engloutis au royaume des morts ou mutilés, la patrie les a perdus simplement pour permettre à quelques centaines de mystificateurs du peuple de mener à bien leurs combines politiques, leurs chantages, ou même de déblatérer<sup>77</sup> leurs théories doctrinales.

Tandis que la Juiverie, par le biais de sa presse marxiste et démocratique, claironnait dans le monde entier le mensonge du « militarisme » allemand et s'évertuait ainsi à jeter par tous les moyens le discrédit sur l'Allemagne, les partis marxistes et démo-

---

<sup>71</sup> Cf. Wolfgang Neugebauer *et al.*, *Handbuch der preussischen Geschichte*, vol. 3, Berlin, W. de Gruyter, 2001, p. 780 sq. ; pour un éclairage rapide : Bertholt Seewald, « Warum Deutschland Russlands Freundschaft verlor », [www.welt.de/geschichte](http://www.welt.de/geschichte), 26 avril 2015.

<sup>72</sup> Voir Hans-Erich Volkmann, *Die Polenpolitik des Kaiserreiches*, Paderborn, Schöningh, 2016, ainsi que Christa Kouschil et Scott M. Eddie, *Preußens Polenpolitik am Vorabend des Ersten Weltkrieges*, Neuruppin, Bodoni, 2018.

<sup>73</sup> À ce propos, un intéressant article dans la *Revue des deux mondes* de l'année 1888, tome 88, pp. 200-212 : G. Valbert, « Deux gouverneurs d'Alsace-Lorraine » ; G. Valbert était le pseudonyme du philosophe et historien, membre de l'Académie française, Victor Cherbuliez (1829-1899).

<sup>74</sup> Émile Wetterlé (1861-1931), prêtre et journaliste alsacien, député au Reichstag, militait pour un statut autonome de l'Alsace-Lorraine (cf. son ouvrage : *Les Couloirs du Reichstag. Seize années de vie parlementaire en Allemagne*, Paris, Bossard, 1918) ; voir notamment à son propos la thèse de Christian Baechler, *Le Parti catholique alsacien (1890-1939)*, Paris, Ophrys, 1982.

<sup>75</sup> Traduction française classique (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 142, ligne 20) : « lui faire porter à jamais le poids des *machinations* de la nation allemande » ?!?

<sup>76</sup> Hitler pense notamment au cimetière de Langemark — qu'il visitera le 1<sup>er</sup> juin 1940 — où étaient à l'époque enterrés environ 10 000 soldats allemands tombés en octobre-novembre 1914 et au nombre desquels se trouvaient quelque 600 adolescents volontaires ; il regroupe actuellement plus de 44 000 corps.

<sup>77</sup> Traduire « *Herunterleiern* » par « insinuer traitreusement », comme le propose la traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 142, ligne 29), est plus qu'abusif.

cratiques refusaient toute instruction militaire d'envergure du potentiel populaire allemand<sup>78</sup>. Pourtant, le monstrueux crime qui était commis là ne pouvait manquer d'être immédiatement patent pour quiconque prenait simplement en considération que, dans l'éventualité d'une guerre, la nation dans son ensemble serait amenée à prendre les armes et que, par conséquent, du fait de la fripouillerie de ces jolis messieurs les mandataires de la — à ce qu'ils prétendaient — « représentation populaire », des millions d'Allemands seraient envoyés affronter l'ennemi mal et à moitié entraînés. Mais même si on faisait totalement abstraction des conséquences résultant de l'immoralité brutale et barbare de ces proxénètes parlementaires : ce manque en début de guerre de soldats bien formés ne pouvait que trop facilement conduire à perdre celle-ci, ce qui ne manqua pas de se confirmer si effroyablement pendant la Grande Guerre mondiale.

La perte du combat pour la liberté et l'indépendance de la nation allemande est le résultat de la demi-mesure et de la faiblesse déjà pratiquées en temps de paix quant à la mobilisation de l'ensemble du potentiel populaire pour la défense de la patrie.



Si trop peu de recrues étaient formées à terre, la même demi-mesure était à l'œuvre sur mer pour plus ou moins priver de son efficacité l'arme de l'autoconservation nationale. Mais malheureusement le commandement de la marine lui-même fut contaminé par l'esprit de demi-mesure. La tendance consistant à construire tous les navires mis en chantier toujours un peu plus petits que ceux mis à l'eau à la même période par les Anglais manquait passablement de prévoyance et plus encore de génie. Précisément une flotte qui d'emblée ne peut être mise du pur point de vue numérique au même niveau que celle de son adversaire probable doit absolument chercher à compenser cette infériorité numérique par la supériorité de la puissance de combat de chacun de ses navires. C'est la supériorité de la puissance de combat qui importe, et non une légendaire supériorité « qualitative »<sup>79</sup>. Effectivement, la technique moderne a tant progressé et en est arrivée à une si grande similitude dans les divers États civilisés qu'il faut considérer comme impossible qu'une puissance en particulier donne à ses navires une valeur combative beaucoup plus grande que celle des navires de même tonnage d'un autre État. Mais il est encore moins concevable de parvenir à une supériorité avec un déplacement<sup>80</sup> moindre face à un déplacement plus important.

Effectivement, le petit tonnage des navires allemands ne pouvait être obtenu qu'au détriment de la vitesse et de l'armement. Le propos par lequel on cherchait à justifier ce fait révélait à vrai dire déjà en soi un très grave manque de logique de la part de l'organisme compétent en la matière en temps de paix. On expliquait en effet que le matériel d'artillerie allemand était si manifestement supérieur à celui des Britanni-

---

<sup>78</sup> Voir à ce propos le texte de 1907 de Karl Liebknecht, *Militarisme und Antimilitarisme*, ainsi que Alexandre Dupeyrix, « Les pacifistes dans le Reich wilhelmien », *Cahiers Irice*, 2 / 2011, pp. 11-37, et Wolfgang Benz (éd.), *Pazifismus in Deutschland*, Francfort/Main, Fischer, 1988.

<sup>79</sup> Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Guillaume II possédait la deuxième plus grande flotte de guerre du monde ; les Britanniques eux-mêmes reconnaissaient et redoutaient l'excellence de sa technologie comme de ses équipages.

<sup>80</sup> « *Poids du volume d'eau déplacé par le navire qui flotte, et donc, en vertu du principe d'Archimède, poids du navire* » ; cf. Laurent Rosenfeld, *Glossaire de la voile et de la mer*, 2007 ([permanent.cyconflans.free.fr/glossaire/glossaire.htm](http://permanent.cyconflans.free.fr/glossaire/glossaire.htm)).

ques que le canon allemand de 28 centimètres avait une puissance de feu en rien inférieure au canon britannique de 30,5 centimètres !!<sup>81</sup>

Mais c'est justement pour ce motif que cela aurait été un devoir de passer alors également au canon de 30,5 centimètres, du fait que le but n'aurait pas dû être d'atteindre une puissance de combat similaire, mais bel et bien supérieure. Il est évident qu'il aurait sinon été superflu de doter l'armée de terre du mortier de 42 centimètres, vu que le mortier allemand de 21 centimètres était en soi déjà largement supérieur à tous les canons à tir courbe existant en France et que par conséquent les places fortes seraient tout aussi bien tombées sous les coups du mortier de 30,5 centimètres. Seulement le commandement de l'armée de terre pensait juste et celui de la marine malheureusement pas.

Le renoncement à une efficacité prédominante de l'artillerie de même qu'à une vitesse supérieure était entièrement fondé sur le principe complètement erroné de la soi-disant « théorie du risque »<sup>82</sup>. Déjà par la forme adoptée pour le développement de la flotte, on renonçait au commandement de la marine à l'attaque pour d'entrée de jeu se consacrer forcément à la défensive. Mais on renonçait aussi par là même au succès ultime qui, qu'on le sache bien, ne réside et ne saurait résider éternellement que dans l'attaque.

Un navire ayant une vitesse inférieure et un plus faible armement sera la plupart du temps envoyé par le fond par un adversaire plus rapide et équipé de pièces plus puissantes, pour peu que celui-ci se trouve à une distance de tir favorable. C'est ce qu'ont eu à subir nombre de nos croiseurs de la façon la plus cruelle. Combien était fondamentalement erronée la conception du commandement de la marine en temps de paix, c'est ce qu'a montré la guerre en obligeant chaque fois que c'était faisable à changer l'armement des vieux navires et à mieux armer les nouveaux. Si seulement lors de la bataille du Jutland<sup>83</sup> les navires allemands avaient bénéficié du même tonnage, du même armement et de la même vitesse que ceux des Anglais, alors la flotte britannique, sous l'ouragan des obus allemands de 38 centimètres d'une grande précision et plus efficaces, aurait été engloutie dans la tombe humide des flots.

Le Japon a autrefois pratiqué une autre politique pour sa flotte<sup>84</sup>. Là-bas, on avait par principe attaché une importance absolue à obtenir pour chaque nouveau navire une puissance de combat supérieure à celle de l'adversaire probable. Mais cela recouvrait dès lors aussi la possibilité d'un engagement offensif de la flotte<sup>85</sup>.

---

<sup>81</sup> Voir à ce propos : *Deutscher Schiffbau 1913*, Berlin, Marfels, 1913 (édité pour le 25<sup>e</sup> jubilé de l'accession au trône de l'empereur Guillaume II) ; réédition Paderborn, Salzwasser Verlag, 2012, pp. 9-11.

<sup>82</sup> Professée par le grand-amiral Alfred von Tirpitz (1849-1930) : « *Il n'est pas nécessaire que notre flotte de guerre soit égale à celle de la plus grande puissance navale. En général, ladite puissance ne serait pas en position de concentrer toutes ses forces navales contre nous. Même si elle réussit à nous opposer une force supérieure, la destruction de la flotte allemande endommagerait tellement l'ennemi que sa propre position de puissance mondiale serait remise en question* » (préambule de la deuxième loi navale du 12 juin 1900).

<sup>83</sup> Conformément à la terminologie allemande, Hitler parle ici de « bataille navale du Skagerak » (« *Seeschlacht am Skagerak* ») ; le Skagerak est une route maritime au Nord du Danemark qui relie la mer du Nord à la mer Baltique ; gigantesque affrontement les 31 mai et 1<sup>er</sup> juin 1916 entre la flotte allemande et la Royal Navy ; cf. François-Emmanuel Brézet, *Le Jutland (1916)*, Paris, Économica, 2011.

<sup>84</sup> Allusion au programme de construction navale « Persévérance et détermination » qui permit aux Japonais de remporter le 28 mai 1905 la bataille navale de Tsushima sur l'armada russe ; cf. wikipedia : « Bataille de Tsushima ».

<sup>85</sup> Cf. Till Philipp Koltermann, *Der Untergang des Dritten Reiches im Spiegel der deutsch-japanischen Kulturbegegnung*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2009, p. 21 : « [Dans *Mein Kampf*], il fait également

Tandis que l'armée de terre au niveau de son commandement n'adhérait pas encore à un tel mode de raisonnement fondamentalement erroné, la marine, malheureusement bien mieux représentée « parlementairement », était soumise à l'esprit du Parlement<sup>86</sup>. Elle était organisée à partir de points de vue relevant de la demi-mesure et fut plus tard engagée selon ces mêmes points de vue. Ce que la marine<sup>87</sup> a néanmoins acquis par la suite en gloire immortelle ne put qu'être porté au crédit du bon travail des ouvriers de l'industrie allemande<sup>88</sup> ainsi que de la compétence et de l'incomparable héroïsme de tous les officiers et équipages. Si l'ancien commandement suprême de la marine avait eu tout autant de génie, alors les sacrifices n'auraient pas été en pure perte.

Ainsi, c'est peut-être bien précisément le talent parlementaire souverain de la tête dirigeante de la marine en temps de paix qui s'avéra fatal à celle-ci du fait que, tout au long de sa mise sur pied, ce furent malheureusement des points de vue parlementaires au lieu de points de vue strictement militaires qui en vinrent à prévaloir<sup>89</sup>. La demi-mesure et la faiblesse, ainsi que l'insuffisance de logique dans la pensée — typiques de l'institution parlementaire — déteignirent sur le commandement de la flotte.

L'armée de terre, comme je l'ai déjà souligné, se montrait encore réservée vis-à-vis d'un tel mode de raisonnement foncièrement erroné<sup>90</sup>. En particulier celui qui n'était alors que colonel au grand état-major général, Ludendorff<sup>91</sup>, menait un combat désespéré contre la demi-mesure et la faiblesse criminelles avec lesquelles le Reichstag faisait face aux questions vitales pour la nation et la plupart du temps les niait. Si le combat que cet officier livra à l'époque<sup>92</sup> fut pourtant sans résultat, la faute en revient pour moitié certes au Parlement, mais pour l'autre moitié à l'attitude et à la faiblesse on ne saurait plus lamentables du chancelier du Reich Bethmann Hollweg<sup>93</sup>. Ce qui pour autant n'empêche pas le moins du monde les coupables de l'effondrement de l'Allemagne de vouloir aujourd'hui en imputer la faute précisément

---

*l'éloge de l'orientation offensive de la flotte japonaise en la comparant rétrospectivement à la marine impériale allemande de la Première Guerre mondiale uniquement orientée sur la défense et non sur l'attaque. »*

<sup>86</sup> Inconditionnel soutien du grand-amiral Alfred von Tirpitz, le président de l'« Association pour la promotion de la flotte allemande » (*Flottenverein*), le prince Otto zu Salm-Horstmar (1867-1941), avait mis en branle une puissante machine d'instrumentalisation des élus ; le *Flottenverein* exerçait aussi une intense propagande sur la population par le biais de livres pour la jeunesse, de revues et de journaux, ainsi que de plus de 3000 correspondants répartis sur l'ensemble du territoire du Reich. Concernant plus précisément la question de la position des parlementaires, voir François-Emmanuel Brézet, *Le Plan Tirpitz*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Paris IV-Sorbonne, nov. 1993.

<sup>87</sup> La traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 144, 3<sup>e</sup> §) dit « l'armée » ???

<sup>88</sup> « *Werkmannsarbeit* » ; la traduction française « classique » (cf. *ibid.*) dit « bon travail de ses généraux » ???

<sup>89</sup> Dans la traduction classique (cf. *ibid.*, 4<sup>e</sup> §), ce passage est aberrant.

<sup>90</sup> Voir Christian Stachelbeck, *Deutschlands Heer und Marine im Ersten Weltkrieg*, Oldenbourg, De Gruyter, 2013.

<sup>91</sup> Cf. *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 4, note 81.

<sup>92</sup> Entre 1911 et 1913 où il fut renvoyé de l'état-major en raison de ses exigences maximalistes et muté à Düsseldorf comme commandant d'un régiment de fusiliers.

<sup>93</sup> Theobald von Bethmann Hollweg (1856-1921) occupera cette fonction de 1909 à 1917 où il démissionnera sous la pression du grand état-major général dirigé par le maréchal Hindenburg assisté du général Ludendorff. Son rôle au moment de la Première Guerre mondiale est sujet à controverses ; voir à cet égard Gerd Fresser, « Theobald von Bethmann Hollweg », *Die Zeit*, 20 mars 2014 ; Gerd Krumeich, *Le Feu aux poudres*, Paris, Belin, 2014 ; Wolfgang Mommsen, « L'opinion allemande et la chute du gouvernement Bethmann Hollweg en juillet 1917 », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1/1968, pp. 39-53.



à celui qui fut le seul à s'insurger contre cette négligence des intérêts de la nation — Ces magouilleurs-nés n'en sont jamais à une arnaque près.

Celui qui réfléchit à tous les sacrifices qui furent imposés à la nation par la frivolité impardonnable de ces champions toutes catégories de l'irresponsabilité, qui considère les millions d'hommes en pleine santé inutilement bazarés, ainsi que la honte et l'infamie sans bornes, la misère incommensurable qui nous ont maintenant frappés, et qui sait que tout cela n'est arrivé que pour libérer l'accès à des portefeuilles ministériels à un tas d'arrivistes et de chasseurs de postes, celui-là comprendra qu'on ne peut réellement désigner ces créatures que par des mots comme canailles, fripouilles, ordures et criminels, sinon le sens et le but de l'existence de ces expressions dans le langage courant seraient vraiment inexplicables. De fait, en comparaison de ces traîtres à la nation, n'importe quel proxénète est encore un homme d'honneur.



Les côtés sombres manifestes de l'ancienne Allemagne n'apparurent toutefois de façon criante qu'à l'instant où la stabilité intérieure de la nation eut à en pâtir. Oui, pour le coup les vérités désagréables furent carrément claironnées au sein de la grande masse alors qu'on avait sinon préféré passer pudiquement beaucoup de choses sous silence, voire même tout bonnement en dénier en partie la réalité. Ce fut le cas à chaque fois qu'il aurait peut-être été possible de parvenir à une amélioration en traitant ouvertement une question. Cependant les autorités gouvernementales ne comprenaient pour ainsi dire rien du tout à la valeur et à l'essence de la propagande. Que par une utilisation intelligente et permanente de la propagande on puisse faire passer auprès d'un peuple le ciel lui-même pour l'enfer et inversement la vie la plus misérable qui soit pour le paradis<sup>94</sup>, seul le Juif le savait, qui ne manquait pas d'agir en conséquence. L'Allemand — ou plus exactement son gouvernement — n'en avait pas la moindre idée.

Cela devait avoir des conséquences extrêmement fâcheuses durant la guerre.



À l'opposé de tous les maux évoqués ici et des innombrables autres affectant la vie allemande avant la guerre, il existait aussi beaucoup de points forts. En procédant à un examen impartial, on est obligé de reconnaître que la plupart de nos infirmités étaient également le propre de la majorité des autres pays et des autres peuples, et même que ceux-ci nous supplantaient pour beaucoup d'elles alors qu'ils ne possédaient pas nombre de nos points forts effectifs.

En tête de ces points forts, on peut entre autres placer le fait que le peuple allemand, parmi presque tous les peuples européens, essayait toujours de préserver au maximum le caractère national de son économie et, en dépit de quelques signes de mauvais augure, était encore celui qui était le moins soumis au contrôle de la finance internationale. À vrai dire un point fort dangereux, qui devint plus tard le facteur déclenchant majeur de la guerre mondiale<sup>95</sup>.

<sup>94</sup> Ce sera le propos de l'exposition « Le paradis des Soviets » (*Das Sowjet-Paradies*) qui se déroula à Berlin du 8 mai au 21 juin 1942. (catalogue de 48 pages édité par les éditions Eher).

<sup>95</sup> Sur ce que Hitler entend par là, voir sa conférence munichoise du 17 avril 1920 au Hofbräuhaus; cf. Reginald Henry Phelps, « Hitler als Parteiredner im Jahre 1920 », *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, 3 / 1963, doc. 3, pp. 297-299.

Mais<sup>96</sup> si on fait abstraction de cela et de bien d'autres choses, il faut cependant extraire de la multitude des sources saines de la vitalité de notre nation trois institutions qui dans leur genre étaient exemplaires et même en partie inégalées. En premier lieu, la forme de l'État en soi et la physionomie qu'elle avait prise dans l'Allemagne contemporaine.

On peut vraiment se permettre ici de faire l'impasse sur les différents monarques qui en tant qu'humains étaient assujettis à toutes les faiblesses qui affligent cette terre et ses enfants — si on ne faisait pas en l'occurrence preuve d'indulgence, on serait d'une façon générale condamné à désespérer de l'époque présente : il faut dire que les actuels représentants gouvernementaux, à les considérer du point de vue de leur personnalité, incarnent indubitablement sur le plan intellectuel et moral ce qu'il y a de plus modeste qu'on puisse concevoir, même en y réfléchissant longuement. Celui qui juge de la « valeur » de la révolution allemande à l'aune de la valeur et de l'envergure des personnes que celle-ci a offertes au peuple allemand depuis novembre 1918 se voilera la face de honte quand tombera le verdict des générations futures auxquelles on ne pourra plus clouer le bec par des lois de protection<sup>97</sup>, etc..., et qui pour cette raison exprimeront tout haut ce dont nous sommes tous déjà parfaitement conscients aujourd'hui<sup>98</sup>, à savoir que cervelle et vertu chez nos dirigeants néo-allemands<sup>99</sup> se trouvent être inversement proportionnels à leur grande gueule et à leurs vices.

Pour sûr, la monarchie était devenue étrangère à beaucoup, surtout à la grande masse du peuple. C'était la conséquence du fait que les monarques n'étaient pas toujours entourés des esprits les plus — disons — lumineux, et surtout les plus sincères. Par malheur ils aimaient d'une certaine façon, plus que les natures intègres, les flatteurs, et c'était du coup par ceux-là qu'ils étaient « éclairés ». Un énorme préjudice à une époque où le monde avait subi par rapport à nombre de conceptions anciennes un grand changement, lequel ne se privait naturellement pas de faire fi de maintes traditions en usage dans les cours depuis des lustres.

Ainsi, au tournant du siècle, le commun des mortels n'en était plus à s'extasier sur la princesse qui, en uniforme, parcourait le front sur son cheval<sup>100</sup>. Apparemment, on était totalement incapable de se faire une idée exacte de l'effet aux yeux du peuple d'un telle revue des troupes, car on en serait sinon sûrement jamais venu à ce type de mise en scène aussi malencontreuse. De même, l'humanitarisme pas toujours vraiment authentique de ces milieux inspirait plus de répugnance que de sympathie. Quand par exemple la princesse X entreprenait d'aller goûter la nourriture dans une soupe populaire avec la conclusion connue, cela avait peut-être fait très bon effet il fut un temps, mais désormais on obtenait le résultat contraire. On peut aisément

---

<sup>96</sup> Ce changement de police correspond à tout un passage qui n'apparaît pas dans la traduction « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 145).

<sup>97</sup> Cf. note 40.

<sup>98</sup> Il s'agit des militants et sympathisants du mouvement national-socialiste.

<sup>99</sup> « *bei unseren neudeutschen Führern* » ; entendons ceux qui prétendent créer une Allemagne nouvelle sur la base d'une république ; rappelons que « la volonté de rénover le Reich », et ce au nom du peuple, est clairement énoncée dans le préambule de la Constitution de la République de Weimar (11 août 1912) : « *Das Deutsche Volk [...] von dem Willen beseelt sein Reich [...] zu erneuern...* ».

<sup>100</sup> Allusion à Viktoria Luise (1892-1980), fille unique de l'empereur Guillaume II ; elle commandait un régiment de hussards.

admettre que l'Altesse était vraiment ignorante du fait que la nourriture au jour de son inspection était quelque peu différente de ce qu'elle avait l'habitude d'être par ailleurs ; toutefois, il suffisait pleinement que les gens, eux, le sachent.

C'est ainsi que ce qui relevait vraisemblablement de la meilleure intention devenait ridicule, sinon franchement agaçant.

Des descriptions ayant trait à la frugalité toujours proverbiale du monarque, à son habitude de se lever beaucoup trop tôt de même que de travailler d'arrache-pied jusque tard dans la nuit — et ce avec les risques inhérents à sa sous-alimentation —, ne manquaient pas de susciter des commentaires extrêmement dubitatifs<sup>101</sup>. On ne réclamait absolument pas de savoir ce que le monarque daignait ingérer et en quelle quantité ; on lui accordait sans problème de faire un repas « substantiel » ; on ne cherchait pas non plus à lui refuser son compte de sommeil ; on était satisfait pour peu qu'il fasse, en tant qu'homme et personnalité, honneur au nom de sa lignée et à la nation, et qu'il remplisse ses devoirs de souverain. Débit<sup>102</sup> des fables ne servait pas à grand-chose mais était en revanche d'autant plus préjudiciable.

Pourtant, cela et beaucoup d'autres choses de la même veine n'étaient que de la broutille. Bien pires étaient — hélas dans de très larges pans de la nation — les effets de la conviction sans cesse croissante qu'on était de toute façon gouverné par en haut et que donc l'individu n'avait plus à se soucier de quoi que ce soit. Tant que le gouvernement était réellement bon ou tout au moins affichait les meilleures intentions, cela pouvait encore aller. Mais malheur si jamais l'ancien gouvernement qui en soi voulait le bien venait à être remplacé par un nouveau, moins convenable ; alors la docilité apathique et la crédulité puérile étaient la plus redoutable calamité qu'on puisse imaginer.

Mais face à ces faiblesses et à bien d'autres encore se dressaient des valeurs incontestables.

D'abord, la stabilité de l'ensemble de la direction de l'État apportée par le régime monarchique<sup>103</sup>, de même que la soustraction des services de l'État au tourbillon spéculatif des politiciens ambitieux. Ensuite, l'honorabilité de l'institution en soi, ainsi que l'autorité que cela lui conférait d'emblée, sans oublier l'obligation faite au corps des fonctionnaires, et notamment à l'armée, de se situer au-dessus du niveau des impératifs partisans<sup>104</sup>. S'y rajoutaient l'avantage de l'incarnation personnalisée de l'État par le monarque en tant que personne et l'exemple d'une responsabilité que le monarque a à assumer plus fortement que le ramassis dû au hasard d'une majorité

---

<sup>101</sup> Sur ce que les Allemands pensaient de leur empereur, voir John C.G. Röhl, *Wilhelm II. – Der Weg in den Abgrund – 1900- 1944*, Munich, Beck, <sup>3</sup>2018, chap. 6 et 24 ; cf. également l'intéressant travail effectué par Andreas Leipold, *Die Bewertung Kaiser Wilhelms II. im Jahre seines Regierungsjubiläums am 15. 6. 1913 aus parteipolitischer und auswärtiger Sicht*, Munich, GRIN Verlag, 2004.

<sup>102</sup> Phrase absente de la traduction « classique » ; cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 145, ligne 35.

<sup>103</sup> De nombreux Allemands ont cru jusque vers fin mars 1933 que le but de Hitler était de rétablir la monarchie ; voir notamment à ce propos Philippe Gain, « Princes et nobles d'Allemagne des années 1920 à l'effondrement du III<sup>e</sup> Reich », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 4 / 2001, pp. 15-39,

<sup>104</sup> Sous Guillaume II, le statut de fonctionnaire exigeait que l'on s'engage par serment à soutenir la politique officielle. Il faudra attendre la République de Weimar (art. 130 de la Constitution) pour que les fonctionnaires obtiennent la « *liberté d'opinion politique* » (*Freiheit ihrer politischen Gesinnung*) et le droit d'adhérer au parti de leur choix ; toutefois chacun se devait dans l'exercice de ses fonctions de rester strictement « *serviteur de la collectivité et non d'un parti* » (*Diener der Gesamtheit, nicht einer Partei*).

parlementaire — l'incorruptibilité proverbiale de l'administration allemande était essentiellement à mettre sur le compte de cela. Enfin, aux yeux du peuple allemand, la valeur culturelle de la monarchie était élevée et pouvait parfaitement compenser d'autres inconvénients. Les villes allemandes de résidence princière étaient encore le refuge d'une conception de l'art qui de toute façon menace toujours plus de disparaître en notre époque asservie au matérialisme. Ce que les princes allemands ont fait pour l'art et la science précisément au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>105</sup> a été exemplaire. La période actuelle n'a en tout cas rien de comparable.



Comme élément de valeur essentiel en cette époque de décomposition naissante et se propageant lentement de notre corps communautaire ethnique, nous nous devons toutefois de mentionner l'armée. C'était l'école la plus grandiose de la nation allemande et ce n'est pas pour rien que la haine de tous nos ennemis était dirigée précisément contre cette protectrice de l'autonomie<sup>106</sup> et de la liberté nationales. On ne peut offrir un plus magnifique monument à cette institution unique qu'en prenant acte de cette vérité qu'elle était diffamée, détestée, combattue, mais aussi redoutée par toute l'humanité inférieure. Que la furie des exploiters internationaux du peuple ait été à Versailles dirigée en priorité contre la vieille armée allemande<sup>107</sup>, voilà qui démontre plus que jamais que celle-ci est le bastion de la liberté de notre nation face au pouvoir de la bourse. Sans cette puissance dissuasive, l'esprit de Versailles aurait été depuis belle lurette mis en œuvre au détriment de notre peuple<sup>108</sup>. Ce que le peuple allemand doit à l'armée, on peut le résumer par un seul mot, à savoir : Tout. L'armée éduquait à la responsabilité inconditionnelle à une époque où cette qualité était déjà devenue très rare et où s'y dérober<sup>109</sup> était de plus en plus à l'ordre du jour, à commencer par ce modèle par excellence d'irresponsabilité totale qu'était le Parlement ; elle éduquait en outre au courage individuel dans un siècle où la lâcheté menaçait de devenir épidémique et où l'esprit de sacrifice qu'exige l'engagement pour le bien commun était déjà presque considéré comme une stupidité alors que seul paraissait intelligent celui qui s'y entendait le mieux pour préserver et mettre en valeur son propre « moi » ; c'était l'école qui encore apprenait à chaque Allemand à ne pas chercher le salut de la nation dans les discours mensongers d'une

---

<sup>105</sup> La traduction « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 146, ligne 15) dit « dix-huitième siècle » ???

<sup>106</sup> « *Selbstverwaltung* » ; La traduction « classique » a confondu avec « *Selbsterhaltung* » et propose donc « conservation » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 146, ligne 19).

<sup>107</sup> Les clauses militaires constituent la cinquième partie du traité de Versailles ; voir *Traité de Paix entre les Puissances alliées et associées et l'Allemagne signé à Versailles le 28 juin 1919*, Publication du ministère des Affaires étrangères, Imprimerie nationale, 1919

<sup>108</sup> , Dans *Histoire de l'Allemagne contemporaine : République de Weimar / Troisième Reich*, Paris, Messidor / Éditions sociales, 1987, pp. 119-121; Gilbert Badia a expliqué pourquoi et comment, en dépit des contraintes imposées par la traité de Versailles, l'armée allemande sous la République de Weimar, n'a jamais cessé « *de constituer une véritable puissance* » ; cf. également Georges Castellan in *L'Allemagne de Weimar*, Paris, Colin, 1969, pp. 193-200.

<sup>109</sup> Dans la traduction « classique » ([www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 146, l. 29), contre-sens sur « *Drücken* » : « et où sa compression était... » !

fraternisation internationale entre Nègres<sup>110</sup>, Allemands, Chinois, Français, Anglais, etc..., mais dans la force et la cohésion<sup>111</sup> de sa propre identité ethnique.

L'armée éduquait à la détermination alors même que dans la vie ordinaire le manque de décision et le doute commençaient à régir les actions humaines. À une époque où les je-sais-tout donnaient le ton, c'était une prouesse que de défendre le principe qu'il vaut toujours mieux un ordre que pas d'ordre du tout. Ce seul principe était en soi le signe d'une santé encore robuste et non corrompue qui aurait de longue date disparu de notre vie quotidienne si l'armée et l'éducation qu'elle donnait n'avaient pas pourvu au constant renouvellement de cette force originaire. Il suffit de voir l'effroyable manque de décision de nos dirigeants actuels du Reich<sup>112</sup> qui sont incapables de trouver le courage d'agir si ce n'est lorsqu'il est question de signer sous la contrainte un nouveau diktat fait pour nous dévaliser<sup>113</sup> ; dans ce cas, ils déclinent évidemment toute responsabilité et signent avec la vélocité d'un sténo-graphe parlementaire tout ce qu'on peut juger bon de leur présenter ; en effet, dans ce cas, la décision est simple à prendre : elle leur est tout bonnement dictée.

L'armée éduquait à l'idéalisme et au dévouement à la patrie et à sa grandeur, alors que dans la vie ordinaire s'étaient propagés la cupidité et le matérialisme. Face à la séparation en classes, elle façonnait une communauté du peuple unie<sup>114</sup> et ne présentait peut-être à cet égard comme unique défaut que le dispositif des « volontaires pour une année »<sup>115</sup>. Défaut du fait que par là même le principe de l'égalité absolue se trouvait enfreint et que celui qui avait une instruction supérieure était de nouveau placé hors du cadre collectif alors que c'était justement le contraire qui aurait été bénéfique. Eu égard en outre au si grand détachement du monde de nos classes supérieures et à la distance sans cesse croissante qui les séparait de leur propre peuple, l'armée précisément aurait pu avoir une action particulièrement salutaire si au moins elle avait évité dans ses rangs d'isoler ceux qu'il était convenu d'appeler des intellectuels. Ne pas l'avoir fait fut une faute ; mais quelle institution en ce monde peut prétendre être infaillible ? Concernant celle-ci en tout cas, ce qu'elle avait de bon prévalait de toute manière à un tel point que ses quelques infirmités se situaient largement au-dessous du niveau moyen des insuffisances humaines.

---

<sup>110</sup> À propos des Noirs sous le nazisme, voir Peter Martin, Christine Alonzo *et al.*, *Zwischen Charleston und Stechschritt. Schwarze im Nationalsozialismus* ; Hambourg et Munich, Dölling & Galitz, 2004 ; ainsi que Catherine Coquery-Vidrovitch, *Des Victimes oubliées du nazisme. Les Noirs et l'Allemagne dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cherche Midi, 2007 ; cf. également le superbe roman *Jeunesse sans Dieu* (1937) d'Ödön von Horváth.

<sup>111</sup> « *Geschlossenheit* » ; la traduction « classique » ([www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 146, l. 36), propose « esprit de décision » = confusion avec *Entschlossenheit*...

<sup>112</sup> Le gouvernement dit « de coalition bourgeoise » dirigé par le catho-centriste Wilhelm Marx (du 30 novembre 1923 au 15 décembre 1924 ; Hitler sera libéré de Landsberg le 20 décembre).

<sup>113</sup> I.e. le plan Dawes, adopté le 16 août 1924, entériné par le *Reichstag* le 29 août, entré en vigueur le 1<sup>er</sup> septembre ; sur son contenu, voir Gilbert Badia *et al.*, *Histoire de l'Allemagne contemporaine : République de Weimar / Troisième Reich*, Paris, Messidor / Éditions sociales, 1987, pp. 148-149, et pour aller plus loin le travail de référence de l'historien et député socialiste Étienne Weill-Raynal, *Les Réparations allemandes et la France*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1947, vol. 2 et 3.

<sup>114</sup> « *ein einiges Volk* » ; voir Marino Pulliero, *Une modernité explosive*, Genève, Labor et Fides, 2008, p. 172, et notamment les notes 873 et 874 ; cf. également Steffen Bruendel, « Die Geburt der „Volksgemeinschaft“ aus dem „Geist von 1914“ », *Zeitgeschichte online*, mai 2004, ainsi que Michael Wildt, « Volksgemeinschaft », *Docupedia-Zeitgeschichte*, 3 juin 2014.

<sup>115</sup> « *Einjährigfreiwilligen* » ; institué à l'origine par le général Scharnhorst en février 1813, ce volontariat d'un an s'adressait aux jeunes gens ayant validé une classe de première et possédant des connaissances de préférence en anglais et en français ; ils bénéficiaient d'un statut privilégié (chambre personnel, accès au mess) et pouvaient accéder au corps des officiers de réserve ; voir Lothar Martens, « Das Privileg des Einjährig-Freiwilligen Militärdienstes im Kaiserreich und seine gesellschaftliche Bedeutung », in *Bildung und Erziehung*, 43/2, 1990, pp. 217-228.

Toutefois, le plus haut mérite à absolument porter au compte de l'armée de l'ancien Reich est que, à une époque où tout se jouait à la majorité des individus, elle plaçait les individus au-dessus de la majorité<sup>116</sup>. À l'opposé de l'idée judéo-démocratique de la dévotion aveugle au plus grand nombre, l'armée faisait résolument confiance à la personnalité. Aussi réussissait-elle à former ce dont l'époque nouvelle avait foncièrement besoin : des hommes. Dans le marécage d'un amollissement et d'une efféminisation généralisés en constant progrès, surgissaient chaque année des rangs de l'armée trois-cent-cinquante-mille jeunes hommes regorgeant de force qui en deux années de formation avaient perdu la mollesse de la jeunesse et s'étaient forgés des corps durs comme l'acier<sup>117</sup>. Mais le jeune être qui pendant cette période s'était exercé à l'obéissance pouvait alors envisager d'apprendre à commander<sup>118</sup>. Rien qu'à la démarche, on reconnaissait celui qui avait fait l'armée<sup>119</sup>. C'était l'école d'élite de la nation allemande et ce n'est pas pour rien que se concentrait sur elle la haine furibonde de ceux qui par jalousie ou avidité avaient besoin et envie de voir le Reich privé de sa puissance et ses citoyens dans l'incapacité de se défendre. Ce qu'un tas d'Allemands ne voulaient pas voir par aveuglement ou mauvaise foi, le monde étranger le reconnaissait : l'armée allemande était l'arme la plus considérable au service de la liberté de la nation allemande et pour assurer la subsistance de ses enfants.



À la forme de l'État et à l'armée venait s'ajouter comme troisième constituant du faisceau l'incomparable corps des fonctionnaires de l'ancien Reich.

L'Allemagne était le pays le mieux organisé et le mieux administré du monde. On avait beau jeu de reprocher au fonctionnaire d'État allemand sa ringardise bureaucratique, à cet égard les autres États n'étaient pas mieux lotis, c'était même plutôt pire. Mais ce que les autres États ne possédaient pas, c'était la merveilleuse solidité de cet appareil ainsi que le civisme incorruptible de ses agents. Mieux vaut un brin de ringardise sur fond d'honnêteté et de fidélité qu'être évolué et moderne mais de caractère inférieur et, comme cela se voit fréquemment aujourd'hui, ignorant et incompétent. Car si maintenant on prétend volontiers que l'administration allemande de la période d'avant guerre aurait certes été valable sur le plan bureaucratique mais déplorable sur le plan commercial, il suffit d'objecter ceci : quel pays du monde avait une entreprise mieux dirigée et organisée avec plus de brio

---

<sup>116</sup> Segment tronqué dans la traduction « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampfr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampfr), p. 147, l. 17).

<sup>117</sup> Au chapitre 12 de la première partie de *Mein Kampf* (édition de référence, p. 392, fin du premier §), Hitler réclame que les jeunes Allemands deviennent « vifs comme des lévriers, résistants comme le cuir, durs comme l'acier Krupp (« Flink wie Windhunde, zäh wie Leder, hart wie Kruppstahl ») ; il réitérera cette exigence durant son discours aux Jeunesses hitlériennes lors du septième Congrès national de la NSDAP à Nuremberg le 14 septembre 1935 (cf. *Die Reden Hitlers am Parteitag der Freiheit 1935*, Munich, Eher, 1935, p.57).

<sup>118</sup> Voir sur Internet : *Lebensstationen in Deutschland 1900-1993* → Deutschland um 1900 → Militärdienst, catalogue de l'exposition du Deutsches Historisches Museum, Berlin, 26 mars – 15 juin 1993).

<sup>119</sup> Cf. le roman *Le Sujet de l'Empereur (Der Untertan, 1918)* de Heinrich Mann où est posée de manière obsédante au personnage central, Diederich Heßling, la question de savoir s'il a bien fait l'armée (Haben Sie gedient ? Weiß ich, ob Sie überhaupt gedient haben ? Mein Ehrenwort, daß ich gedient habe, etc...).

commercial que l'Allemagne avec ses chemins de fer<sup>120</sup>? Il fut réservé à la révolution<sup>121</sup> à partir de son installation de détruire cet appareil modèle jusqu'à ce qu'il ait fini par s'avérer mûr pour être soustrait des mains de la nation et socialisé<sup>122</sup> au sens où l'entendait les fondateurs de cette république, c'est-à-dire servir le capitalisme boursier international en tant que mandant de la révolution allemande<sup>123</sup>. Ce qui de plus distinguait particulièrement le corps des fonctionnaires et l'appareil administratif allemands, c'était leur indépendance vis-à-vis des différents gouvernements dont les convictions politiques respectives ne pouvaient en nul cas influencer le fonctionnaire d'État allemand. Il est toutefois vrai que, depuis la révolution, cela a radicalement changé. L'attitude partisane s'est substituée au talent et à la compétence, et un caractère original et indépendant constitue plus un handicap qu'un atout. C'était sur la forme de l'État, l'armée et le corps des fonctionnaires que reposaient la puissance et la robustesse admirables de l'ancien Reich. Celles-ci étaient au premier chef à l'origine d'une caractéristique qui fait totalement défaut à l'État d'aujourd'hui : l'autorité de l'État ! Car celle-ci ne repose pas sur des bavasseries dans les Parlements ou les Conseils régionaux, ni sur des lois pour la protéger, ou encore des jugements de tribunaux pour dissuader ceux qui la contestent avec impertinence, etc..., mais sur la confiance générale qu'il est possible et qu'on peut se permettre d'accorder à ceux qui dirigent et administrent une collectivité. Cette confiance cependant n'est elle-même que le résultat d'une intime et inébranlable conviction du désintéressement et de la probité du gouvernement et de l'administration d'un pays, mais aussi de l'adéquation entre l'esprit des lois et la conception intuitive commune à tous<sup>124</sup> de la morale<sup>125</sup>. En effet, ce n'est pas la pression de la violence qui maintient

---

<sup>120</sup> Notamment grâce au ministre des Travaux publics et directeur de l'Office du Reich aux chemins de fer (*Reichseisenbahnamt*) Paul von Breitenbach (de mai 1906 à novembre 1918).

<sup>121</sup> Hitler vise ici ce que l'on appellera « l'idéologie de Weimar ».

<sup>122</sup> Loi promulguée, conformément aux articles 89 à 96 de la Constitution de la République de Weimar, le 4 mai 1920 avec effet rétroactif à dater du 1<sup>er</sup> avril.

<sup>123</sup> On sait que le programme en vingt-cinq points de la NSDAP, présenté le 24 février 1920, comportait un certain nombre de propositions de nature socialisante, comme par exemple, point 13, la nationalisation des grandes entreprises ; pour autant, on ne trouve à aucun moment dans *Mein Kampf* un quelconque développement donnant suite à ces propositions ; en effet, au moment où Hitler rédige son texte, il a déjà passablement modifié ses vues ; prenant en compte l'échec du putsch de novembre 1923, il en est désormais à réfléchir à s'orienter vers une stratégie « légaliste » basée sur une propagande intensive moderne qui nécessitera d'importants financements (à l'époque, non réglementés et non limités) ; il lui faut donc éviter de se mettre à dos les riches familles susceptibles de faire des dons, les grands propriétaires terriens, les milieux de l'industrie et de la finance... D'où une complète distorsion de ce que l'on entendait traditionnellement par socialisme (non négligeable à cet égard la brochure rédigée en avril 1941 par Gabriel Péri, *Non, le nazisme n'est pas le socialisme*, chap. 5 à 8). Ceci n'ira pas sans remue-ménage au sein de la NSDAP à partir de sa refondation le 27 février 1925 jusqu'à la « Nuit des longs couteaux » le 30 juin 1934 ; cf. Reinhard Kühnl, *Die nationsozialistische Linke*, Marburger Abhandlungen zur politischen Wissenschaft, Meisenheim am Glan, Hain, 1966 ; Patrick Moreau, *Nationalsozialismus von links*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1985 ; Herbert Marcuse, « State and Individual under National Socialism » (1942), texte en allemand in Peter-Erwin Jansen (éd.), *Herbert Marcuse. Schriften aus dem Nachlaß / Feindanalysen*, Springe am Deister, zu Klampen Verlag, 2007. Intéressant document aussi, la dénonciation de février 1941 de la « démagogie anticapitaliste » des hitlériens par le philosophe marxiste Georges Politzer, fusillé au Mont-Valérien le 23 mai 1942, in *Politzer contre le nazisme*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1984, pp. 50-57, sans oublier le réquisitoire précurseur (1936) de Daniel Guérin in *Fascisme et grand capital*, réédition Montreuil, Libertalia, 2014, chap. 4 : « La démagogie fasciste ».

<sup>124</sup> Entendons : commune à tous ceux qui relèvent de la même appartenance raciale ; comme l'a relevé Johann Chapoutot (*La Révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017, p. 120), il s'agit « d'ethnocentrisme érigé en principe et fin de la morale » ; voir aussi dans le même ouvrage « Le peuple, principe et fin du droit », pp. 135-151.

dans la durée les systèmes gouvernementaux, mais bien au contraire la foi en leur valeur et en leur authenticité à défendre et à promouvoir les intérêts d'un peuple<sup>126</sup>.



Quelle qu'ait été la gravité de certains maux qui dans la période d'avant guerre ont rongé et menacé de saper la force intérieure de la nation, il convient de ne pas oublier que d'autres États ont encore plus souffert de la plupart de ces maladies que l'Allemagne et pour autant, à l'heure critique du danger, n'ont pas flanché ni ne se sont écroulés. Mais si on réfléchit au fait que les faiblesses affectant l'Allemagne avant la guerre étaient compensées par des forces qui étaient aussi grandes, il est probable et même obligé que la cause suprême de l'effondrement se situe encore sur un autre plan ; et c'est précisément le cas.

La raison suprême et la plus profonde du déclin de l'ancien Reich a résidé dans la non-reconnaissance du problème racial et de sa signification pour l'évolution historique des communautés ethniques. En effet, les événements qui ponctuent la vie des communautés ethniques ne sont pas des manifestations dues au hasard mais des processus pulsionnels d'auto-conservation et de perpétuation de l'espèce et de la race relevant de la loi naturelle, même si les humains ne peuvent prendre conscience de la motivation intime de leurs actes<sup>127</sup>.

## — Fin du chapitre 10 —

© Association Amoureux d'Art en Auvergne  
Clermont-Ferrand /mai 2019

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires  
qui l'accompagnent est autorisé sous réserve de la mention**

*T. Feral, Ce que dit réellement Mein Kampf,*

[www.quatre.com](http://www.quatre.com), mai 2019.

---

<sup>125</sup> « *Gefühl der allgemeinen Moralanschauung* » ; La plupart des traductions [française : « *principes moraux respectés de tous* » ; anglaise, « *general ethical view* » ; espagnole, « *los principios morales del pueblo* », etc...] ne reflètent pas ce que dit réellement Hitler. Mon option personnelle a été éclairée par les remarques de Barbara Zehnpfennig in *Adolf Hitler :Mein Kampf – Weltanschauung und Programm*, Fink / UTB, Stuttgart, <sup>2</sup>2018, p. 122..

<sup>126</sup> Il n'est qu'à se reporter aux écrits de ses idéologues pour savoir que la violence est dès l'origine inhérente à la doctrine nationale-socialiste ; voir à cet égard Pascal Ory, *Du Fascisme*, Paris, Tempus/Perrin, 2010, pp. 148-158 ; cf. également Edmond Vermeil, *Doctrinaires de la révolution allemande*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, <sup>2</sup>1948.

<sup>127</sup> Dans son délire paranoïaque, Hitler se vit comme le grand prêtre du retour à l'ordre naturel, lequel ne peut s'envisager qu'en incluant l'anéantissement de toute pensée et de toute existence appréhendées comme incompatibles avec cet ordre ; cf. Björn Freter, « Das Böse als Exzess der Selbstsorge », in Eike Brock, Ana Honnacker *et al.*, *Das Böse erzählen*, Berlin, LIT Verlag, 2017, pp. 56-57 ; voir aussi sans faute Gérard Mendel, *La Révolte contre le père*, Paris, Payot, 1968, pp. 223-287.